Remords
des Cœurs

LA VERITABLE POLITIQUE DES PERSONNES DE QUALITÉ.

Etre illustre par ses vertus, c'est être noble & grand aux yeux de Dieu.
S. *Jerôme.*

A PARIS,

Chez JEAN BOUDOT, ruë S. Jacques. au Soleil d'or.

M. DCCII.
Avec Privilege du Roy.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

4/0631

CSP

BJ
1552
.R4
1692

TABLE
DES TITRES.

I.

Etre homme de bien, pag. 6

II.

Honorer ceux de qui l'on a reçû la vie. 16

III.

Importance de l'éducation, 19

IV.

Ce que doit apprendre un jeune homme de Qualité, 24

V.

Quel doit être le but de ses estudes, 29

VI.

Du bon usage de la science, 31

TABLE

VII.

Ce que l'on doit à ſes Parens, 33

VIII.

Etre ſoumis aux loix de l'Etat, 35

IX.

N'être attaché qu'au Roy, 40

X.

Contre ceux qui oſent cenſurer le gouvernement, 44

XI.

Contre les auteurs des troubles & des conſpirations, 47

XII.

Moyens pour ſe faire aimer, 52

XIII.

De la haute naiſſance, & de la reputation, 56

XIV.

Du choix d'un état, 61

XV.

Etre vigilant, appliqué, laborieux. 65

XVI.

Des premieres entrepriſes, 68

XVII.

Par quelle voye on doit s'attirer l'eſtime des Princes, & des Grands, 71

XVIII.

Des avantages de la veritable amitié, 75

XIX.

Du choix d'un amy, 79

XX.

Du bon & du mauvais uſage du temps, 83

XXI.

Parler peu, écouter les autres, 87

XXII.

Des dueis, 90

XXIII.

Rendre aux Miniſtres les honneurs qu'on leur doit, 95

TABLE
XXIV.
De l'amour des plaisirs, 98
XXV.
S'étudier soy-même, 102
XXVI.
Avoir commerce avec les sages, & les habiles gens, 104
XXVII.
Avoir de plusieurs sortes d'amis, [107
XXVIII.
Des grands desseins, 110
XXIX.
Ne rien affecter, 113
XXX.
Connoître le genie du siecle, 116
XXXI.
Sçavoir s'occuper utilement lors qu'on est seul, 119
XXXII.
Ne point juger des entreprises par les évenemens, 122

XXXIII.

Ce que l'on doit à un amy, 126.

XXXIV.

De l'enjoûment & de l'habitude de plaiſanter, 130

XXXV.

Ne rien negliger. 133

XXXVI.

De l'uſage que l'on doit faire de la faveur des Grands, 135

XXXVII.

Du Luxe, & de la propreté, 139.

XXXVIII.

Avoir le moins qu'on peut d'ennemis, 142

XXXIX.

Ne ſe point décourager, 144

XL.

De l'orgueil, 147

XLI.

Regler ſa dépenſe, 151

XLII.

Sçavoir choisir son monde, 154

XLIII.

De *la raillerie piquante*, & *de la médisance*, 156

XLIV.

De *la sincerité*, 159

XLV.

Des *reconciliations*, 163

XLVI.

N'être point changeant, 168

XLVII.

Caractere d'un homme lâche & timide, 171

XLVIII.

De *la reconnoissance*, 174

XLIX.

Eviter les contestations, 178

L.

Etre regulier dans sa conduite, pag. 182

LI.

Par où l'on peut juger des hommes, 185

LII.

De l'usage de l'une, & de l'autre fortune, 189

LIII.

Des lettres de créance, des blancs-signez, &c. 192

LIV.

De la curiosité, 195

LV.

Eviter le commerce des libertins, & des esprits foibles, 200

LVI.

N'user de finesse que par necessité, 203

LVII.

De la mort d'un amy, 205

LVIII.

A la Cour la défiance est necessaire, 207

TABLE
LIX.
Des paſſions dans ceux qui ſont avancez en âge, 210
LX.
Des avis, 213
LXI.
Devoirs des perſonnes élevées en dignité, 215
LXII.
Ne ſe hâter pas de répondre dans les affaires importantes, 219
LXIII.
Ne point proteger les méchans, 221
LXIV.
Comment on doit ſe comporter envers les ingrats, 223
LXV.
Ce qui faut obſerver dans les grandes entrepriſes, 225
LXVI.
Du ſecret, 229

LXVII.

De l'esperance, & du desespoir, pag. 235

LXVIII.

Soûtenir les interêts de la vertu, pag. 238

LXIX.

De l'irresolution, 240

LXX.

N'être point precipité dans ses jugemens, 243

LXXI.

Comment il faut agir avec ceux qui nous ont aidé en quelque affaire, 247

LXXII.

Des accidens impreveus, 250

LXXIII.

Des bienfaits, des recompenses, & de la distribution des emplois, 252

TABLE
LXXIV.
De *la maniere d'accorder, ou de refuſer des graces*, 255
LXXV.
De *la vie retirée, & de celle du grand monde*, 258
LXXVI.
Des *ſentimens que nous doit inſpirer l'uſage des creatures*, 262
LXXVII.
De *l'exil*, 266
LXXVIII.
De *la captivité*, 269
LXXIX.
De *l'amour, & de l'imitation de Ieſus-Chriſt*, 273
LXXX.
De *la Mort*, 278

Fin de la Table.

LA

LA VERITABLE POLITIQUE DES PERSONNES DE QUALITE'

QUoy que les Perſonnes de qualité ayent ordinairement plus d'eſprit, & de lumiere que les autres, elles ne laiſſent pas

de faire des fautes qui quelquefois rüinent leur fortune, & leur reputation. La source des malheurs qui leur arrivent, n'eſt pas mal-aiſée à découvrir ; c'eſt que dans leur conduite la pluſpart ne ſuivent aucune regle ; & que ſouvent elles agiſſent par humeur, par caprice, ou par paſſion. Cependant c'eſt principalement aux perſonnes de naiſſance que des regles de conduite ſont neceſſaires. Leurs affaires ſont importantes, leurs emplois conſiderables, leurs intereſts délicats & difficiles à ménager. D'ailleurs elles ont d'ordinaire pluſieurs ennemis couverts ou déclarez, qui obſervent avec

des yeux critiques tout ce qu'elles font, & qui ne ſongent qu'à les perdre, afin de profiter de leur diſgrace. Tout cela montre la neceſſité où elles ſont de n'agir que par les regles de la prudence & de la veritable politique : Et c'eſt auſſi ce qui m'a porté à propoſer icy les maximes que l'on doit ſuivre dans le grand monde pour s'y conduire avec ſageſſe, & pour s'y maintenir avec honneur. Il n'y a aucune de ces maximes que je ne croye auſſi utile dans la pratique, que vraye dans la ſpeculation. Je ne pretens pas neanmoins qu'on doive les ſuivre ſans les avoir examinées ; je dis ſeulement ce

qui me paroît le plus raiſon-
nable & le plus ſûr, avec
toute la ſincerité que doit
avoir un honnête homme, qui
en écrivant ne cherche point
à faire montre de ſon eſprit,
& de ſon habileté : mais qui
veut ſimplement faire part de
ce qu'il peut avoir acquis de
lumiere, à ceux qui faute de
reflexion, ou d'experience ne
ſont pas aſſez inſtruits de plu
ſieurs choſes qu'il leur im-
porte de ſçavoir. Au reſte, ſ
j'ay tâché de faire voir dan
cet Ouvrage combien la pra
tique de la veritable ſageſſe
eſt avantageuſe, à ne la con
ſiderer même que par rappor
à la vie civile, je n'ay pour
tant pas eû deſſein d'inſinüe
plu
déc

qu'on pût agir dans la seule veuë d'acquerir ou de conserver des biens temporels. J'ay marqué, au contraire, que nous devons nous proposer une fin infiniment plus noble, & que nous rendre parfaits aux yeux de Dieu, luy obëir par amour & par reconnoissance, doit être le motif de toutes nos actions.

I.

Eſtre Homme de bien.

ETRE homme de bien eſt la plus avantageuſe de toutes les qualitez, puiſqu'elle renferme les principales vertus qui nous ſont néceſſaires pour accomplir nos devoirs; & qu'elle eſt en même temps le fondement du vray merite, & le principe du ſolide bonheur. Mais ſi cette excellente qualité nous fait acquerir une gloire immortelle dans le Ciel, elle ne nous ſert pas moins pour vivre avec honneur, & pour joüir de quelque repos ſur la terre : Car un homme

d'une probité reconnuë eſt eſtimé de tout ce qu'il y a de perſonnes ſages & éclairées, & ſon merite luy ouvre le chemin aux premiers emplois. De plus, comme il eſt exemt de toute paſſion déreglée, il joüit de l'heureuſe tranquillité qui regne dans les ames pures ; & jamais la paix de ſon cœur n'eſt troublée par les divers accidens auſquels les hommes ſont ſujets ; parce que toûjours ſoûmis aux ordres de la Providence, il trouve ſa conſolation dans ſa propre vertu : Et comme rien n'eſt capable de luy ôter ce précieux tréſor qu'il renferme en luy-même, rien auſſi ne peut le rendre malheureux.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux qui font conſiſter leur bonheur dans la ſanté, la beauté, les richeſſes, les dignitez, & dans les autres preſens qu'ils ont reçû de la nature, ou de la fortune : Tout cela leur eſt ſouvent ravi par mille accidens imprévûs, ou leur échape ſelon le cours ordinaire des choſes humaines : Et alors ils ſont d'autant plus miſerables, qu'ils ne trouvent point dans leur propre fond de quoy ſe conſoler de la perte de ces fragiles biens, auſquels ils avoient tant d'attache. Rien n'eſt donc plus avantageux que de travailler à devenir homme de bien. Pour l'être veritablement, il eſt né-

ceſſaire d'avoir une foy vive & pure; c'eſt-à-dire, d'être fortement convaincu de toutes les véritez du Chriſtianiſme, d'en ſuivre exactement les regles, & d'avoir une extrême horreur du libertinage & de l'impieté. Nôtre Religion porte avec ſoy des marques ſi éclatantes de la divinité de ſon origine, elle eſt ſi aimable & ſi ſainte, que les incrédules qui oſent la mépriſer, ſont tout à fait inexcuſables. Quand on l'examine ſans prévention, & avec un deſir ſincere de s'éclaircir, on découvre bien-tôt qu'elle eſt venerable par ſon antiquité, pure dans ſa morale, ſublime dans ſes myſteres, & divine

dans ſon principe. Ainſi quel parti plus ſûr pour nous que de nous ſoûmettre à la loy d'un Dieu, qui aprés avoir étably ſon Egliſe au milieu des peuples idolâtres, malgré l'oppoſition de toutes les Puiſſances de la terre, les a obligées elles-mêmes, nonobſtant leur orgueil & leurs préjugez, à le reconnoître pour leur Createur, & à lui rendre l'adoration qu'il mérite. Et que pouvons-nous faire de plus raiſonnable que d'embraſſer une doctrine confirmée par tant de miracles, appuyée du témoignage de tant de Martyrs, enſeignée uniformement durant tant de ſiécles, défenduë par tant de

grands hommes auſſi célebres par la pureté de leurs mœurs, que par la ſolidité de leur eſprit, & par leur érudition profonde ? Outre la foy, il faut encore avoir l'amour, & la crainte de Dieu : Son amour pour rapporter toutes nos actions à ſa gloire ; & la crainte de ſes jugemens, afin de nous retenir dans les bornes du devoir, quand ſon amour n'eſt pas aſſez fort pour arreſter l'impétuoſité de nos paſſions. C'eſt cet amour mêlé d'une crainte ſalutaire, éclairé par la foy, & animé par l'eſperance, qui eſt la vertu propre du vray Chreſtien, & qui en a fait le caractere particulier : caractere infiniment

plus glorieux que tous les autres, & le seul qui estant dignement soûtenu, soit capable de nous procurer une felicité parfaite. Ceux qui adorent JESUS-CHRIST comme leur Dieu, & qui cependant sont engagez dans le schisme ou dans l'heresie, se flattent en vain d'arriver à cette souveraine felicité. Car nous apprenons de ce divin maître, que pour y parvenir il n'y a qu'une voye à suivre: Et peut-on raisonnablement se persuader qu'on suit cette voye, lors qu'on marche dans un chemin que des Particuliers se sont eux-mêmes tracé, aprés s'être separez de l'Eglise Catholique qui est

l'unique Epouſe de JESUS-CHRIST, la ſeule dépoſitaire de ſon teſtament, & l'interprete fidéle de ſa parole? Demeurons donc inviolablement attachez à cette Egliſe ſainte : C'eſt par là qu'on ſe délivre des doûtes, des remords, des troubles & des inquiétudes, dont les héretiques & les incrédules même ſont agitez : C'eſt par là, dis-je, que ſur le fait important de la Religion, on paſſe ſa vie dans une douce & tranquille ſécurité. Ne croyons pas pourtant que nôtre bonheur ne dépende que de nôtre foy; il dépend auſſi de nos œuvres, & de la reconnoiſſance que nous devons avoir de tant de

bien dont Dieu nous a comblez. C'eſt luy qui nous a fait tout ce que nous ſommes : Nos corps & nos ames ſont les ouvrages de ſes mains, nos vertus ſont des dons de ſa grace, nos avantages temporels ſont des bienfaits que nous avons reçû de ſon infinie bonté. C'eſt luy qui nous ſoûtient dans les tentations, qui nous fortifie dans les ſouffrances, qui nous conſole dans les déplaiſirs : C'eſt luy enfin qui a livré ſon fils à la mort pour nous racheter, & qui a preparé une éternelle récompenſe aux fidelles obſervateurs de ſes loix. Ne ſoyons pas inſenſibles à tant de graces : Et puiſque pour

toute reconnoiſſance, Dieu ne demande que nôtre cœur; aimons un Bienfacteur ſi grand & ſi aimable; obéïſſons à ſes commandemens; & perſuadons-nous qu'on ne peut trouver de ſolide plaiſir, ni de bien véritable, que dans une ſoûmiſſion parfaite à ſes adorables volontez.

II.

Honorer ceux de qui l'on a reçû la vie.

CE n'eſt pas ici proprement une maxime, c'eſt une loy inviolable qui de tout temps a été obſervée par les nations les plus barbares, comme par les peuples les mieux policez. Ce qui montre que cette loy qui ſe trouve gravée dans tous les cœurs, ne peut être que naturelle. D'autre part, Dieu qui ſçavoit que ſouvent la voix de la nature n'eſt pas aſſez forte pour ſe faire entendre aux hommes dans le tumulte des paſſions, leur

leur a fait un commandement exprez d'honorer ceux de qui ils ont reçû la vie ; & il les menace des plus feveres chatimens, s'ils oſent jamais violer ce precepte. Enfin la raiſon nous fait voir la juſtice de ce commandement : car n'eſt-il pas juſte de rendre nos reſpects & nos ſervices à ceux, qui aprés Dieu, nous ont donné l'être, & qui nous l'ont conſervé par leurs ſoins pendant nos premieres années ? Que les enfans, & principalement ceux qui étant d'une naiſſance illuſtre doivent avoir de plus nobles inclinations, ne manquent donc pas de s'acquiter d'un devoir ſi legitime ? Et s'ils ne veulent attirer

ſur eux les funeſtes effets de la colere de Dieu, & paſſer pour des ingrats, ou plûtôt pour des dénaturez indignes de vivre ; qu'ils conſervent toûjours pour leurs Peres, & Meres les ſentimens d'amour, de ſoûmiſſion & de reconnoiſſance que la nature leur a inſpiré.

III.

Importance de l'Education.

LEs enfans ſont coupables ſans doute, quand ils ne rendent point à leurs Peres le reſpect, & l'obéïſſance qu'ils leur doivent : mais les Peres qui n'ont pas ſoin de bien élever leurs enfans, ne ſont gueres moins criminels. Car on peut dire que c'eſt de l'éducation que dépend preſque toûjours le bonheur ou le malheur de la vie. Un méchant naturel eſt la ſource féconde de tous les vices, ſi l'on ne travaille aſſidûment à le corriger, & à le tourner

au bien. Un beau naturel ſe gâte, s'il n'eſt point cultivé : Et dans nn âge où les paſſions ſont ſi vives, le cœur flatté par la douceur des plaiſirs qui luy ſont offerts s'y abandonne ſans réſiſtance, lorſqu'on n'a pas pris ſoin de luy faire connoître le poiſon qu'ils cachent. Nous ne voyons que trop ſouvent les triſtes effets d'une mauvaiſe éducation. Un jeune homme qui a été mal élevé n'ayant ni ſçavoir ni merite, eſt incapable de poſſeder aucune charge ; ſes paſſions au gré deſquelles il ſe conduit, le portant à diſſiper ſes biens, & à tout ſacrifier pour ſe ſatisfaire, le font mépriſer & haïr de

tout le monde : Ses déſordres ne manquent jamais de luy attirer de fâcheuſes affaires ; & quelque-fois cela va ſi loin, qu'il deshonore ſa famille, & ſe perd de reputation pour jamais. Quel regret pour un Pere qui n'a pas travaillé de bonne heure à faire inſtruire ce fils avec ſoin, à luy inſpirer la pieté, & à luy donner des lumieres pour régler ſes mœurs & ſa conduite, comme il y étoit indiſpenſablement obligé. Mais quelle joye pour celuy qui s'eſt appliqué luy-même à former l'eſprit & le cœur de ſon fils ; de le voir dés ſon entrée dans le monde s'acquerir une eſtime univerſelle,

gagner les bonnes graces des honnêtes gens, s'acquitter avec distinction des premiers emplois qu'on luy donne, faire honneur à sa famille par ses belles qualitez, & devenir de jour en jour plus vertueux, plus sage & plus habile. Voilà quels sont les fruits d'une bonne éducation : La tranquilité de cette vie, & la felicité de l'autre y sont attachées .Les Peres ne doivent donc rien négliger, ni rien épargner pour faire bien élever leurs enfans : & les enfans doivent regarder comme un temps precieux celuy qu'on employe à les instruire de leurs devoir, & à leur donner les connoissances qu'on juge leur

être néceſſaires, & dont ils reconnoîtront eux-mêmes l'utilité dans la ſuite de leur vie. Ils doivent, dis-je, ſeconder par leur aplication & par leur docilité, le ſoin que l'on prend de leur éducation, puiſque c'eſt une affaire qui les regarde directement, & dans laquelle ils ont plus d'interêt que perſonne.

IV.

Ce que doit apprendre un jeune Homme de Qualité.

TOutes les ſciences contiennent pluſieurs veritez ; & comme nous ſouhaitons naturellement de connoître la verité, il y a toujours quelque plaiſir à s'attacher aux ſciences. On ne doit pas neanmoins les embraſſer toutes indifferemment. Il y en a qui ſont à la mode, & qu'on n'apprend que pour ſe divertir. Mais il y en a d'autres qui ſont neceſſaires, & ſur tout à un homme de qualité. La Morale, la Politique,

&

& l'Hiſtoire ſont de ce nombre : la premiere luy fournit des principes certains pour regler ſes mœurs ; & les deux autres lui donnent des lumieres pour ſe conduire avec prudence. Les Mathematiques renferment tant de belles decouvertes ; elles ſont ſi eſtimées en ce temps-cy, qu'il en faut au moins ſçavoir ce qui eſt le plus facile & le plus d'uſage, comme l'Arithmetique, la Geographie, la Sphere. A quoy on peut ajoûter une legere connoiſſance de la Geometrie, qui rend ceux qui s'y appliquent, retenus & circonſpects dans leurs jugemens ; qui leur enſeigne à ſuivre dans la recherche de tou-

ſes ſortes de veritez, une méthode exacte ; & qui les a accoûtume inſenſiblement au travail de l'attention ſi neceſſaire dans les ſciences, & dans les affaires. Il eſt encore plus important d'eſtre inſtruit de la vraye Rhétorique ; je veux dire celle qui apprend, non ſeulement à bien parler, mais encore à perſuader. Ce bel Art eſt quelquefois de grand uſage en des occaſions où la force, le courage & la valeur ſeroient inutiles : Il ſert à s'inſinuer avec adreſſe dans l'eſprit des Princes & des Grands ; à traiter avec les amis, les ennemis, & les Etrangers : A ſe rendre maître des cœurs ; & à tourner comme l'on veut

les esprits des soldats, & des peuples. La Philosophie n'est pas moins utile : Elle forme extrémement l'esprit ; elle l'éclaire, & lui donne plus d'étenduë. La Logique & la Metaphisique le rendent plus juste, & plus fin ; & la Physique lui découvrant les secrets de la nature, & lui faisant considerer la beauté, l'ordre, & l'enchaînement admirable des differentes parties de l'Univers, le porte en même temps à adorer l'auteur d'un si merveilleux ouvrage. L'étude des langues doit preceder l'étude des sciences plus serieuses, excepté celles de la Morale, dont on ne sçauroit trop tôt apprendre les principales re-

gles. On ne doit pas negliger les exercices du corps : ils entretiennent la ſanté, rendent la conſtitution plus forte, & donnent aux actions exterieures un air libre, & une certaine grace qui frappe d'abord agreablement : ce qui n'eſt pas dans le monde un petit avantage. Je ne parle point icy des ſciences propres de chaque Eſtat : Je ſuppoſe qu'un jeune homme deſtiné à ſervir l'Egliſe, s'inſtruit à fond de la Theologie ; un homme de Robe, des Loix & des coûtumes ; & un homme d'Epée, de tout ce qui regarde la guerre.

V.

Quel doit estre le but de ses Etudes.

LEs actions qui seroient bonnes d'elles-mêmes, changent de nature quand elles sont faites par un mauvais principe. L'étude est une occupation qui de soy est bonne & honneste : mais il faut examiner par quel motif on s'y applique. C'est d'ordinaire ou pour acquerir de la réputation, ou pour se procurer quelque establissement avantageux, ou pour estre utile au public conformément à l'ordre de la Providence, qui veut

que chacun travaille selon ses forces, & selon les talens qu'il a reçû. Les deux premiers motifs sont mauvais : il vaudroit mieux ne pas étudier, que de le faire par orgueil ou par interêt. Le troisiéme estant fondé sur la loy naturelle, & sur les principes de la Religion, est bon & digne d'un cœur noble. Ainsi ceux qui sont chargez de l'éducation des enfans ; doivent leur faire comprendre de bonne heure, que le temps de leurs études ne peut estre bien employé, s'ils ne le raportent à la gloire de Dieu, à leur propre perfection, & à l'utilité de l'Etat ou de l'Eglise.

VI.

Du bon uſage de la Sciente.

IL me ſemble que ceux qui ſont élevez au deſſus des autres par leur naiſſance ou par leurs dignitez, devroient auſſi les ſurpaſſer par l'étenduë de leurs connoiſſances. Du moins on ne peut douter que la ſcience ne ſoit fort utile à un homme de qualité, pourveu qu'il en ſçache faire un bon uſage; & qu'au lieu de s'enorgueillir de ſes lumieres, il s'en ſerve à regler ſon cœur, & à perfectionner ſon eſprit. Sur ce pied-là, quelque capable & quelque ſçavant qu'il

puiſſe eſtre, il ne doit jamais faire hors de propos une vaine montre de ſon érudition, diſputer avec chaleur ſur des bagatelles, vouloir tout réduire à ſon ſens, & parler d'un ton dogmatique, ces manieres pedanteſques déplaiſent extrémement aux honnêtes gens. La connoiſſance des belles Lettres doit polir nos mœurs, & nous inſpirer plus de douceur, de diſcretion & de retenuë. Auſſi voyons nous qu'ordinairement les vrais ſçavans ont beaucoup de moderation, d'humilité & de ſageſſe: parce qu'à proportion qu'ils ont plus de lumiere, ils connoiſſent mieux & leurs défauts & leurs devoirs.

VII.

Ce que l'on doit à ſes parens.

LEs loix de la nature & de la bienſeance nous obligent de rendre à nos Parens le reſpect qui leur eſt dû ; de défendre leur honneur, & de ſoutenir leurs interêts, quand nous le pouvons faire ſans injuſtice. Outre que c'eſt un devoir, c'eſt encore un avantage conſiderable que de demeurer étroitement uni avec ſes proches. On ne voit gueres tomber en décadence les familles qui ſont unies de la ſorte : elles s'aident & ſe ſoûtiennent mutuellement, ſoit

par elles-mêmes, soit par leurs amis ; & cette bonne intelligence les maintient en honneur & en autorité. Quand même nos Parens n'auroient pas beaucoup de merite, la bienseance & la charité veulent que nous évitions de rompre avec eux ; que nous cachions leurs défauts autant qu'il est possible, & que dans l'occasion nous ne refusions pas de les servir.

VIII.

Eſtre ſoûmis aux loix de l'Etat.

LE droit divin, l'ordre de la ſocieté civile, le bien general des peuples demandent que chaque particulier ſe ſoûmette aux loix. Dans un Eſtat Monarchique les ſujets ſont obligez d'honorer leur Roy, & de lui obéïr; & dans les Republiques on doit eſtre ſoûmis aux Magiſtrats : c'eſt un devoir indiſpenſable, & une loy reçûë de tout temps par toute la terre. Ce qui eſt autoriſé dans un Eſtat par un long uſage, ne doit être changé que pour des raiſons, &

plus fortes que celles qui l'ont fait établir, & plus utiles au bien universel auquel chacun est obligé de concourir. Les nouveautez que des particuliers voudroient introduire dans l'administration d'un Royaume, seroient plûtôt capables de le détruire que d'en affermir ou d'en augmenter la puissance. L'Histoire est pleine d'exemples qui prouvent cette verité. C'est en vain que ceux qui se revoltent contre leurs Souverains, les accusent de violence & de tyrannie : L'ambition qui aveugle ces rebelles, les empesche de considerer que Dieu nous ordonne d'obéïr aux Puissances qu'il a établies sur nous, quand

elles abuſeroient de leur autorité ; à moins que ce ne fuſt pour nous obliger à faire ce qu'il nous défend luy-même : Que les loix civiles ont toûjours condamné la rebellion, quelque ſpecieux pretexte qu'on ait pû luy donner : Et qu'enfin il eſt conſtant par l'expérience de tous les ſiecles que les horribles maux que cauſent les guerres civiles, & les revoltes des ſujets ſont ſans comparaiſon plus grands que ceux qu'un Prince peu équitable fait quelquefois ſouffrir à ſon peuple. Outre que s'il eſtoit permis aux particuliers de deſobéïr à leurs ſuperieurs quand ils croiroient avoir droit de s'en plaindre, comme les

rebelles le suppoſent, il n'y auroit point de ſocieté, ni de forme de gouvernement qui pût ſubſiſter : puiſque chacun trompé par ſes paſſions, ne manqueroit jamais de raiſons apparentes pour s'opoſer aux Puiſſances les plus legitimes. Ainſi quelque mauvais uſage que faſſent de la ſouveraine autorité ceux qui en ſont revêtus, que les peuples demeurant dans les bornes du devoir & de l'obéïſſance, reconnoiſſent en cela Dieu irrité qui les châtie ; & qu'ils le ſupplient, luy qui tient en ſa main les cœurs des Rois, de donner à leur Prince les vertus neceſſaires pour gouverner avec autant de bonté que de

juſtice. Heureux cependant l'Etat où le Roy regarde ſes ſujets comme ſes enfans, & où ſes ſujets le conſiderent comme leur pere ! Heureux le Royaume où le Prince ne s'applique qu'à procurer la felicité de ſes peuples, & où les peuples tâchent de répondre dignement aux ſoins que leur Souverain prend le leur bonheur ! Heureuſe donc la France où l'on voit cette union parfaite, & cette admirable correſpondance de tous les membres de l'Eſtat avec leur auguſte Chef !

IX.

N'être attaché qu'au Roy.

CEtte maxime n'eſt qu'une ſuite de la precedente. Car les loix de l'Eſtat nous obligent d'obéïr au Roy, & nous défendent tout engagement contraire à ce premier devoir. Or ceux qui ſe dévoüent entierement à quelque perſonne élevée au deſſus d'eux par ſon rang ou par ſa naiſſance, ſont en danger de manquer de fidelité à leur Prince, lorſque les perſonnes à qui ils ſe ſont attachez, en manquent elles-mêmes. C'eſt pourquoy les ſages ont toûjours

jours desapprouvé ces liaisons trop étroites, & ces engagemens particuliers qui en plusieurs rencontres se trouvent oppoſez à nos obligations naturelles. Il nous doit suffire de rendre aux premieres Têtes de l'Etat les respects qui leur sont dûs, sans jamais nous donner à elles, de telle sorte que nous leur vendions, pour ainsi dire, nostre liberté, dont le Roy seul est le Maître. Ce n'est pas que je blâme en general l'attachement que l'on a pour les Grands. Car si cet attachement ne va point jusqu'à nous faire suivre aveuglement leurs passions criminelles, & qu'il n'ait rien de contraire à nos devoirs, on ne

peut pas le condamner. Mais il faut prendre garde ſi ces Grands ſont eux-mêmes attachez & ſoûmis au Souverain; & s'ils ne pretendent point par leurs bienfaits nous faire entrer avec eux dans des engagemens qui ne puiſſent compatir avec l'obéïſſance qui luy eſt dûë. Que ſi nous reconnoiſſons qu'ils ayent un deſſein ſi criminel, c'eſt alors qu'il faut s'éloigner d'eux, & ſacrifier genereuſement à nôtre devoir l'eſperance de quelque avantage que ce puiſſe être. Il arrive même que les promeſſes flatteuſes que font les Grands qui ſe rendent Chef de parti, n'ont preſque jamais leur effet; parce qu'au

lieu de pouvoir faire du bien aux autres, ils tombent eux-mêmes dans toute sorte de miseres. Ils y précipitent ceux qui se sont attachez à leur fortune ; & les uns & les autres reçoivent enfin le juste châtiment qu'ils ont merité. Soyons donc persuadez que quelques revolutions qui arrivent dans un Royaume, il faut toûjours s'attacher au Roy ; & que c'est le parti le plus juste & le plus avantageux de tous.

X.

Contre ceux qui osent censurer le gouvernement.

CE ne peut être que par une téméraire presomption que des sujets trouvent à redire à l'administration de l'Etat, s'imaginant que les affaires publiques iroient mieux si elles estoient conduites selon leurs idées. C'est à eux à se soûmettre aux loix, & à se conformer aux reglemens qui doivent être observez sans murmure, & sans opposition de leur part. La reformation des abus qui se glissent de temps en temps dans le Royaume,

ſeroit ſans doute à ſouhaiter ; mais les moyens de la procurer ſont ſi difficiles, que de l'entreprendre ſans une autorité legitime, ce ſeroit plûtôt travailler à ébranler la Monarchie, qu'à y rétablir le bon ordre. Des particuliers ſont coupables, s'ils oſent cenſurer le gouvernement. Il n'appartient qu'au Roy, & à ſes Miniſtres d'examiner s'il y a dans l'Etat des deſordres à corriger. Si cependant les Aſſemblées des Etats qui ſe tiennent en divers lieux, découvrent quelques abus dans leurs Provinces, elles peuvent ſe ſervir de l'autorité que le Roy leur donne pour les reformer. Et quand leur autorité ne ſuffit pas, &

que les desordres dont il s'agit tirent à consequence, elles doivent en donner avis à Sa Majesté, afin qu'elle y remedie de la maniere qu'elle jugera la plus avantageuse à son peuple. Mais aprés tout ce qui pourroit être allegué, le Roy doit demeurer le maître. Et quand même il n'accorderoit pas des demandes qui paroîtroient bien fondées, on doit se persuader qu'il n'en use ainsi que pour le bien de ses sujets, & pour des raisons qui ne sont connuës qu'à luy, & à son Conseil.

XI.

Contre les auteurs des troubles & des conſpirations.

ON peut juger par ces principes combien ſont criminels ceux qui, ſous prétexte de demander la reformation de quelques abus, excitent des troubles dans l'Etat, & y cauſent par leur revolte ces deſordres funeſtes qui l'ébranlent quelquefois, & même qui le renverſent entiérement. Lorſque ces dangereux partis ſe forment, il ſe trouve des gens qui pour ſe faire craindre affectent de rendre leur fidelité ſuſpecte, eſperant

que pour les retenir dans le devoir, on leur accordera les graces & les emplois qu'ils souhaittent. C'est une fausse politique, & une méchante finesse que d'employer ces moyens captieux pour s'avancer à la Cour. L'experience nous apprend qu'on ne réüssit point par cette voye ; & qu'au contraire il arrive presque toûjours qu'on se perd en la suivant. Ces raisons, & sur tout l'attachement à nostre devoir, doivent nous obliger en toutes sortes d'ocasions de rejetter constamment les propositions qui luy sont opposées, & d'éviter jusqu'aux moindres choses qui pourroient faire douter de nostre

fidelité,

fidelité. Quelque criminelles que ſoient les conſpirations dont on vient de parler, elles le ſont pourtant moins que celles qui s'attaquent à la Perſonne ſacrée des Rois, & qui ne tendent à rien moins qu'à les detrôner. Les Chefs de ces factions deteſtables doivent eſtre regardez comme des furieux qui ſacrifient tout à leurs paſſions, & comme les plus cruels ennemis de leur patrie. Ces rebelles ont beau déclarer hautement qu'ils n'ont pris les armes que pour maintenir les Loix de l'Eſtat : ce pretexte uſé n'eſt plus propre à tromper perſonne. Car aprés ce que tant d'habiles gens ont écrit ſur cette matiere, on ne

peut ignorer que ſelon les Loix divines & humaines chacun eſt indiſpenſablement obligé d'être fidéle à ſon Prince, & qu'un Souverain legitime ne releve que de Dieu ſeul. D'où il ſuit que ceux qui bien loin de luy obéïr pretendent ſe mettre à ſa place, ou la donner à un autre, ſont condamnez par les Loix même, dont ils ſe vantent fauſſement d'eſtre les Défenſeurs. En France, en Angleterre, & dans preſque tous les Royaumes du monde le ſceptre ne peut paſſer d'une main en une autre que par droit de ſucceſſion. Et le plus grand de tous les crimes que des ſujets puiſſent commettre, c'eſt d'entreprendre d'uſurper

la puiſſance ſouveraine. Ainſi il faut avoir en horreur ces attentats ſur l'autorité des Rois: nous devons faire tous nos efforts pour leur conſerver la Couronne ſi l'on veut la leur enlever, & pour les maintenir ſur le Trône au peril de nôtre propre vie. Il n'y a que cette union des Fidelles ſujets avec leur Prince legitime qui puiſſe empécher la ruïne d'un Eſtat troublé par des guerres civiles, & qui ſoit capable d'y rétablir la paix & la tranquilité.

XII.

Moyens pour ſe faire aimer.

IL n'eſt rien de ſi avantageux dans le commerce du monde, que de ſçavoir ſe faire aimer. En effet celuy qui ſçait ſe rendre maiſtre des cœurs, entreprend peu d'affaires qui ne luy réüſſiſſent, parce qu'il trouve par tout des protecteurs & des amis. Mais comment entrer dans les cœurs, dira-t'on ? Il eſt ſi mal aiſé de les gagner. Pas tant que l'on ſe l'imagine. En premier lieu l'honneſteté eſt un moyen tres-propre pour cela. Elle rend l'eſprit ſouple, docile, inſinuant ; elle nous empêche

de choquer les autres ; elle nous porte à nous accommoder à leur heumeur autant que noſtre devoir le permet : La complaiſance & les égards qu'elle nous fait voir pour ceux avec qui nous vivons, nous concilie leur bienveillance. La ſincerité ſert auſſi beaucoup à s'attirer l'amitié & la confiance de ceux que l'on pratique, pourveu que cette vertu ſoit accompagnée de prudence & de diſcretion. Une humeur bienfaiſante eſt encore une voye ſeure pour aller au cœur : du moment qu'un homme paſſe pour officieux & obligeant, on ſe ſent diſpoſé à l'aimer avant même que de le connoiſtre, & ſa preſence ache;

ve ce que ſa reputation avoit commencé. A ces divers moyens ajoutons-en un qui les renferme tous en quelque ſorte. Voulez-vous vous faire aimer des autres, aimez-les vous-même le premier ; témoignez-leur de l'attachement, & de l'eſtime. Le plaiſir d'eſtre aimé eſt ſi doux, qu'on ne peut s'empécher d'aimer à ſon tour, & de favoriſer la perſonne qui nous la cauſe. Voilà quelques moyens généraux qui ſont de grand uſage pour s'inſinuer dans les cœurs. Peu de gens les mettent en pratique, peu de gens auſſi en ſentent les heureux effets. Je ne marque point les moyens particuliers dont on peut ſe ſervir pour ſe

faire aimer des hommes : cela dépend de leur âge, de leur humeur, de l'état de leurs affaires, & des differens caracteres de leur esprit. J'joûte seulement qu'ils ont presque tous un foible, ou une passion dominante par où il est facile de les gagner. Mais comme cette passion est ordinairement déréglée, on ne doit point estre assez lâche pour les flatter par cet endroit, afin d'obtenir d'eux ce qu'on souhaite. Car ce seroit violer cette loy de l'honneur, appuyée sur les principes de la Morale chrétienne, qu'il n'est jamais permis d'employer des moyens illicites, quand même ce seroit pour réüssir dans les entrepriſes les plus justes.

XIII.

De la haute naiſſance, & de la réputation.

IL vaudroit beaucoup mieux pour un homme de qualité qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuſe, ou criminelle. Plus ſon extraction eſt illuſtre, plus il eſt coupable s'il dégenere de la vertu de ſes ayeux. Les grands biens, les dignitez, la haute naiſſance qui relevent le mérite des perſonnes qui ſont déja en eſtime, ne ſervent qu'à augmenter la confuſion & la honte de ceux qui ſe ſont perdus de réputation

par leurs desordres. A quoy pensent donc tant de gens qui se piquent d'estre de qualité, en même tems qu'ils vivent d'une maniere peu chrétienne & peu digne d'un honnête homme ? Croyent-ils que l'honneur soit un bien hereditaire, & que la gloire de leurs ancestres réjaillira sur eux, tandis qu'ils les deshonorent en quelque sorte par leurs vices ? La vraye Noblesse & la vraye grandeur est celle de l'ame : Et si les Gentishommes sont préferez aux roturiers, c'est parce qu'on suppose qu'ils ont des qualitez dignes de leur naissance illustre. La droiture, la generosité, le courage, la valeur, la fidelité

pour leur Prince, le zéle pour le bien de l'Etat ſont les caracteres qui doivent les diſtinguer. C'eſt par la pratique de ces vertus qu'ils peuvent rehauſſer avantageuſement l'éclat de leur origine, & ſurpaſſer la gloire de leurs predeceſſeurs. Mais ils doivent ſe ſouvenir qu'une ſeule mauvaiſe action ſuffit pour détruire tout ce qu'on avoit acquis de réputation en pluſieurs années. Quel malheur de perdre un bien ſi precieux pour s'abandonner aux mouvemens deſordonnez de quelque paſſion violente ! Si les jeunes gens conſideroient combien la bonne reputation eſt avantageuſe ; ils en ſeroient ſans doute beau-

coup plus retenus & plus ſages. Qu'ils ſçachent donc qu'en ce temps-cy, c'eſt par elle que l'on gagne les bonnes graces du Prince, & que l'on s'avance à l'Armée & à la Cour; que c'eſt elle qui donne cours au merite, & qui le fait honorer par tout; que c'eſt par elle enfin qu'on ſe fait des amis, & qu'on eſt regardé favorablement de tout le monde. Au contraire un mal-honnête homme, & qui paſſe pour tel, eſt haï & mépriſé : on le fuit, & perſonne ne veut entrer en commerce avec luy. Il ne doit point pretendre à la faveur du Prince, ou des Miniſtres : On n'a garde d'avancer celuy qu'on n'eſtime pas, &

dont par conſequent on ſe défie. Ainſi il n'y a point de graces, point d'emplois à eſperer pour un homme ſans honneur. S'il a de grands biens, quelques miſerables eſclaves de l'intereſt s'attacheront peut-eſtre à lui, mais il n'aura jamais d'ami veritable, & il ſe verra banni pour toûjours de la ſocieté des honneſtes gens.

XIV.

Du choix d'un état.

C'Eſt une action de dangereuſe conſequence, que de choiſir trop à la hâte un état pour tout le cours de la vie. Vous ne devez vous déterminer là-deſſus qu'aprés avoir bien examiné vos inclinations, vos forces, vos talens; & conſideré enſuite ſi vous êtes capable de remplir tous les devoirs attachez à la profeſſion que vous voulez embraſſer, & ſi vous pourrez ſupporter le travail & la peine qui s'y rencontrent. Prenez conſeil en cette occaſion d'une

perſonne ſage & éclairée ; découvrez-luy avec confiance vos ſentimens les plus ſecrets. Comme le choix d'un état eſt la plus grande affaire de la vie, voſtre premier ſoin doit être de conſulter Dieu là-deſſus, & de luy demander ſa grace : car ſans cette divine lumiere vous ne pouvez connoître quel eſt l'employ que la Providence vous a deſtiné. Chacun doit ſur tout ſe défier de ſoy-même, & s'obſerver de bien prés : parce qu'il eſt à craindre que ſelon la pernicieuſe coûtume de ce ſiecle, noſtre panchant naturel ne nous porte à nous déterminer ſur ce choix important par des conſiderations humaines, ſans

nul égard pour le ſalut. Que l'amour propre n'ait donc aucune part à la reſolution que vous prendrez dans une conjoncture ſi délicate. Cependant ſi aprés avoir examiné toutes choſes, vous ne reconnoiſſez point que Dieu vous appelle à une autre condition, vous devez demeurer dans celle où il vous a fait naître. Diſpoſer autrement de ſoy ſans vocation, faire des vœux, changer d'habit, & de façon de vivre, c'eſt plûtôt chercher en vain à calmer ſes inquietudes, que travailler ſolidement à ſon bonheur. Quand on paſſe d'une condition à une autre, on riſque toûjours beaucoup, à moins que cela ne ſe faſſe ſe-

lon les regles de la véritable ſageſſe. Ainſi gardez-vous bien de changer d'état par caprice, ou par paſſion. Un pareil changement n'eſt jamais heureux, & l'on en fait une longue penitence, ſi la raiſon éclairée par la foy ne le juge avantageux & neceſſaire.

XV.

Eſtre vigilant, appliqué & laborieux.

L'Application eſt néceſſaire pour faire bien tout ce que l'on fait. Si les grands Génies, quelque attentifs & quelque habiles qu'ils ſoient, ne ſont pas toûjours heureux dans leurs entrepriſes, quel ſuccez peut attendre un eſprit moins éclairé qui ne s'applique pas fortement à faire réüſſir ſes deſſeins ? Un homme qui veut s'avancer, trouve mille obſtacles en ſon chemin. Ses envieux s'oppoſent à ſon élevation ; ſes concurrens s'empreſ-

ſent pour obtenir le poſte où il aſpire : Ceux qui le precedent, veulent empêcher ſes progrez ; ceux qui le ſuivent font leurs efforts pour l'atteindre ; ceux qui marchent avec luy tâchent de le devancer : le moyen de vaincre tant d'ennemis à moins que d'avoir beaucoup de vigilance ? D'ailleurs nous vivons dans un ſiecle où rien ne plaît que ce qui eſt excellent & parfait en ſon genre : tout ce qui n'eſt que mediocre, eſt mépriſé ou peu eſtimé. Or quelque genie qu'on puiſſe avoir, il eſt preſqu'impoſſible d'exceller en quoy que ce ſoit ſans une application extrême. C'eſt donc ſe flater que de croire devenir

habile homme, ſi l'on n'eſt reſolu de travailler beaucoup, & conſtamment.

XVI.

Des premieres entrepriſes.

C'Eſt une maxime commune, mais tres-utile, qu'il faut prendre de juſtes meſures avant que de rien entreprendre, en ſorte qu'on n'ait rien à ſe reprocher s'il arrive un mauvais ſuccez. J'ajoûte qu'on doit faire tous ſes efforts pour venir à bout des premieres entrepriſes où l'on s'engage. C'eſt bien ſouvent là-deſſus que roulent la fortune & la réputation d'un homme qui commence d'être employé. S'il ne réüſſit pas la premiere fois, on préſume que

c'eſt faute de jugement & de conduite ; de ſorte qu'on ne luy confie point d'employ conſiderable, où il puiſſe ſe ſignaler. A l'armée, par exemple, c'eſt un étourdi, dira-t-on, il ſe fit battre mal à propos en telle rencontre : Sa témérité feroit ſans doute échoüer l'entrepriſe dont il s'agit maintenant, ainſi il en faut donner le ſoin à un autre qui ſoit plus ſage que luy. Voilà comme on parle. Cependant ce jeune Officier que l'on blâme, n'eſt nullement coupable de la faute qui luy eſt imputée : il a tres-bien fait ſon devoir. N'importe : s'il a manqué ſon premier deſſein, on ne laiſſe pas de l'accuſer d'imprudence.

Or puis qu'on eſt quelquefois aſſez injuſte pour condamner ceux même qui n'ont point fait de faute ; quelle indulgence aura-t-on pour celuy qui dans ſon premier employ ne ſe comporte pas bien ? Les premieres impreſſions qu'on donne de ſoy durant ſi long-temps, qu'un jeune homme ne ſçauroit prendre trop de précautions pour bien commencer, & pour faire concevoir d'abord une opinion avantageuſe de ſa conduite.

XVII.

Par quelle voye on doit s'attirer l'eſtime des Princes & des Grands.

IL eſt auſſi glorieux d'acquerir l'eſtime des Princes par de belles actions, qu'il eſt honteux de gagner leurs bonnes graces par de lâches complaiſances. Un Gentilhomme doit ſe ſoûtenir auprez d'eux avec honneur, ſans qu'aucun interêt puiſſe l'obliger à rien faire qui ſoit indigne de ſa qualité. Outre les ſervices qu'il rend aux perſonnes d'une ſi haute naiſſance, il faut encore qu'il ait beaucoup de reſpect

& de déference pour elles : Il doit leur dire ſincerement les veritez qu'on leur cache, & qu'il leur importe de ſçavoir ; les leur apprendre pourtant avec la circonſpection & les égards neceſſaires, & leur faire connoître en toutes rencontres combien il eſt attaché à leurs veritables interêts. Celuy qui tient cette conduite eſt rarement diſgracié, parce que ſes actions ſe juſtifient d'elles-mêmes. Il eſt vrai que la ſincerité choque quelquefois : cependant lorſqu'elle eſt accompagnée de reſpect & de diſcretion, & ſoûtenuë par une vertu ſolide, les Princes & les Grands qui ſont naturellement genereux, l'eſtiment

plus

plus qu'on ne penſe. Au contraire une flaterie outrée leur déplaît : Ils mépriſent les flatteurs comme des ames baſſes à qui les lâchetez ne couſtent rien, quand il s'agit de leur fortune ; & ils ſçavent parfaitement diſtinguer un honeſte homme ſur lequel ils peuvent compter avec un Courtiſan, qui n'a d'attachement pour eux qu'autant que ſon intereſt l'y engage. Ce n'eſt donc pas un moyen propre à ſe faire eſtimer des Grands que de ramper en leur preſence, & d'avoir pour eux des complaiſances criminelles. Un homme qui les honore, & qui les ſert dans l'occaſion, mais qui eſt droit, ſincere, & qu'au-

cune consideration ne peut détacher de son devoir, leur plaist davantage, & ils l'avancent plus volontiers.

XVIII.

Des avantages de la veritable amitié.

POur juger des avantages qu'on peut tirer d'une amitié ſolide, il ſuffiroit, ce me ſemble, de conſiderer l'état d'un homme qui n'a point d'amis. Il eſt comme eſtranger au milieu de ſa patrie; & lors qu'il a beſoin d'appuy, de conſeil, d'aſſiſtance, il ne trouve perſonne ſur qui il puiſſe compter, & dont il aît lieu d'attendre du ſecours. Si quelque bonheur lui arrive, il n'en eſt gueres plus content, par ce qu'il a le déplaiſir de voir

qu'on ne prend nulle part à ce qui le regarde : Et s'il tombe en quelque disgrace, il a d'autant plus de peine à la supporter, qu'il se trouve obligé d'en soutenir luy seul tout le poids ; ce qui n'est pas possible à l'homme. Mais un amy fidelle partage avec nous & nostre joye & nostre douleur : Il nous console dans nos déplaisirs, il releve nostre courage abbatu, & il soustient genereusement par son credit & par ses biens nostre fortune chancelante. Ses conseils nous sont d'une grande utilité dans nos affaires ; & ses sages avis nous portent à rectifier ce qu'il y a de mauvais dans nos mœurs, & d'irregulier

dans noſtre conduite. Mais ſans m'arrêter plus long temps à marquer tous les bons offices qu'on peut recevoir d'un amy, que ne pourrois-je pas dire du plaiſir que l'on gouſte dans l'amitié conſiderée en elle-même. Il eſt certain qu'un des plus grands contentemens de la vie c'eſt d'aimer, & d'eſtre aimé. Rien n'eſt ſi agreable que cette union de volontez, & cette conformité de ſentimens, qui ſe trouve entre deux vrais amis. Et qui a-t'il de plus doux que cette confidence reciproque & ſincere qu'ils ſe font l'un à l'autre de leurs penſées les plus ſecretes. Ce n'eſt encore là qu'une legere idée des avantages & des dou-

ceurs d'une veritable amitié. On ne ſçauroit les exprimer d'une maniere aſſez vive ny aſſez forte ; & il faut avoir aimé pour les bien concevoir.

XIX.

Du choix d'un amy.

SI les avantages d'une sincere amitié sont considerables, les perils où nous expose un faux amy ne sont pas moins grands. Outre que ses fautes nous sont en quelque sorte attribuées, il nous engage dans de mauvaises affaires, & nous fait tomber dans les mêmes malheurs où le jette sa mauvaise conduite. Il est donc important de ne se lier d'amitié qu'avec un homme qui aît les qualitez necessaires pour estre un amy veritable. La premiere & la plus essentielle de

ces qualitez, c'eſt la pieté: ſans elle l'amitié la plus étroite ne peut long-temps ſubſiſter, parce qu'elle n'a point de fondement ſolide; & des paſſions contraires mettent bientoſt la diviſion entre ceux qui ne ſont unis que par intereſt, ou par quelque autre motif encore plus mauvais. Que l'amy que nous choiſirons, ſoit outre cela ſage & éclairé: la pieté ſans la prudence ne ſe ſoûtient pas dans le monde. Il doit auſſi avoir le cœur tendre, mais ferme & genereux: Eſtre civil, modeſte, liberal, maiſtre de ſes paſſions, attaché à ſes devoirs, en un mot il doit eſtre parfaitement honneſte homme. Si nous avons

nous-mêmes ces belles qualitez, nous demeurerons toûjours unis avec un amy de ce caractere, & une amitié ſi pure ne contribuera pas peu à noſtre bonheur. Mais où trouver un tel amy ? J'avoüe qu'il eſt mal-aiſé que tant de vertus ſe rencontrent en une ſeule perſonne. Et aprés tout, pourveu qu'elle ait les principales vertus, dont on vient de parler, la pieté, la prudence, l'honneſteté, l'attachement à ſes devoirs, il faudra ſe reſoudre à ſupporter ſes foibleſſes. Car comme nous avons chacun les noſtres, & que nous ſouhaitons qu'on nous les pardonne, il eſt bien juſte que nous ayons à noſtre tour

quelque indulgence pour les petits défauts de nos amis, qui d'ailleurs ont beaucoup de merite.

XX.

Du bon & du mauvais uſage du temps.

UN des plus ſeurs moyens dont on puiſſe ſe ſervir pour gouſter quelque repos en cette vie, & pour eſtre heureux aprés la mort, c'eſt de bien employer le temps. Pour cela, voicy, ce me ſemble, ce que l'on doit faire. Il faut s'occuper à l'étude, chacun ſelon ſes vûës & ſa condition; lire avec choix & avec méthode, méditer à loiſir, aimer la verité, & la ſuivre en toutes choſes. On doit conſulter ſouvent les perſonnes é-

clairées, travailler à connoiſtre les hommes en general, & ſoy-même en particulier; s'inſtruire parfaitement de l'état que l'on veut embraſſer; & quand une fois on y eſt engagé s'en acquiter avec exactitude. Mais comme ce qui n'eſt pas fait par un bon principe, ne ſauroit nous procurer un ſolide bonheur, nôtre ſoin principal doit eſtre d'aimer Dieu, de le ſervir avec fidelité, & de rapporter toutes nos actions à ſa gloire. Ceux qui employent ainſi leur temps, ne s'ennuyent jamais: Ils vivent dans une grande tranquillité: ils ſe rempliſſent l'eſprit de quantité de belles & utiles connoiſſances, qui les

occupent agréablement quand ils ſont ſeuls; qui les rendent neceſſaires à leur patrie ; qui ſervent à regler leurs mœurs & leurs affaires, & qui leur attirent par là l'eſtime de toutes les perſonnes de merite. Au contraire on n'a que du mépris pour ceux qui fuyant un travail utile & honnête, ne s'occupent qu'à la recherche de leurs plaiſirs. Comme ces ſortes de gens vivent dans une profonde ignorence de leurs devoirs, & qu'ils ne font nulle reflexion ſur eux-mêmes, ils s'engagent inſenſiblement dans la débauche, qui aprés avoir corrompu leur cœur, corrompt auſſi leur eſprit, & les porte à l'impieté

& au libertinage. En ſorte que leur vie, d'inutile qu'elle étoit au commencement, devient enſuite criminelle, & preſque toûjours malheureuſe. Puis donc que les ſuites d'une lâche oiſiveté ſont ſi funeſtes, & que d'ailleurs le bon uſage qu'on fait du temps produit de ſi grands biens, n'eſt-ce pas une choſe ſurprenante que la plûpart des hommes le comptent pour rien; qu'ils ne cherchent qu'à le perdre, & qu'ils puiſſent ſe reſoudre à paſſer leur vie ſans rien faire pour Dieu, pour le public, ni pour eux-mêmes? Ne ſoyons pas aſſez imprudens pour commettre une ſi grande faute: elle eſt irreparable, & le repentir en eſt éternel.

XXI.

Parler peu, écouter les autres.

LEs hommes veulent briller dans les converſations: Ils aiment à faire paroître qu'ils ont d'eſprit & de ſcience, & ainſi ils ſouhaitent fort qu'on les écoute. De là vient que ſi vous parlez peu, & que vous ſoyez attentif à ce que diſent les autres, vous leur plairez infailliblement. Il ſemble que celuy qui parle beaucoup, regarde ceux avec qui il s'entretient comme des ignorans qu'il veut inſtruire. Auſſi les grands parleurs paſſent-ils

pour gens qui ont bonne opinion d'eux-mêmes. On les évite avec soin, parce qu'ils fatiguent par leurs long discours, par leurs frequentes redites, & par le détail ennuyeux dans lequel ils descendent. Un homme d'esprit & qui sçait vivre, écoute avec attention ce que l'on dit : il parle peu ; mais toûjours à propos, fort reservé sur tout à dire ce qu'il pense sur les matieres delicates. De cette sorte sans declarer son sentiment, à moins que la prudence ne de lui permette, & que la bienseance ne l'y engage, il apprend celuy des autres, il découvre quel est le caractere de leur esprit, & de plus il évite

les

les fautes dans leſquelles tombent ordinairement les perſonnes qui parlent trop.

XXII.

Des Duels.

IL eſt étonnant que la barbare coûtume de ſe battre en duel aît duré ſi long-temps en France. Quelle fureur de s'égorger pour un démêlé particulier, & ſouvent pour des bagatelles ! On ne peut ſans horreur enviſager les ſuites funeſtes de ces actions inhumaines. Celuy qui ſe porte à cette extremité perd tous ſes biens ; il eſt contraint de ſortir du Royaume, & de ſe ſeparer pour jamais de tout ce qu'il a de plus cher. Il hazarde ſa vie qu'il peut perdre dans le com-

bat, s'il y ſuccombe; où ſur un échafaut, s'il en échappe; enfin, pour comble de malheurs, il perd ſon ame s'il eſt tué en cette occaſion. C'eſt pour conſerver ſon honneur, dira quelqu'un, qu'on s'expoſe à tous ces perils. Faux & impie pretexte! Quoy donc au milieu d'un Royaume Chrêtien les gens du monde oſeront-ils dire qu'ils conſervent leur honneur en violant le premier & le plus indiſpenſable du tous les devoirs, qui eſt d'obéïr à Dieu? Perſuadez qu'il eſt glorieux d'executer les ordres du Prince, peuvent-ils croire ſans un étrange égarement d'eſprit, qu'il ſoit honteux d'accomplir la loy du

ſouverain des Rois, en luy ſacrifiant des reſſentimens qui ſont ſi ſouvent injuſtes. Mais laiſſons la loy divine à part : le Monarque, ou plûtôt le Heros qui regne en France, ignore-t-il en quoy conſiſte la veritable bravoure ? Cependant il tient genereux & pour braves ceux qui ſoûmis à ſes volontez, n'entreprennent point de ſe faire juſtice par les armes ; & il ſe reſerve à luy-même, ou renvoye aux plus éclairez de l'Etat ſur ces matieres la connoiſſance des injures, pour en ordonner la réparation. Ainſi l'honneur de ceux qui ne ſe vangent point eſt à couvert, puiſque le Prince en eſt le garant. De

plus les perſonnes judicieuſes approuvent la ſage conduite de ceux qui étouffent leur reſſentiment pour obéir à Dieu & au Roy. Car elles ſçavent que s'abandonner à la colere & à l'ardeur de ſe vanger, c'eſt une action toute animale : mais que ſçavoir ſe moderer, être maître de ſes paſſions les plus vives, c'eſt le propre d'une grande ame. En faut-il davantage pour faire concevoir quel eſt le crime & l'aveuglement de ceux qui oſent encore renouveller les duels déja preſque abolis. Que perſonne donc n'imite ces téméraires : mais que le triſte ſouvenir de tant de braves gens qui ont péri ſans hon-

neur dans ces combats défendus, & l'image du danger où l'on s'expose par là, arrête ceux qui se laissent emporter aux mouvemens impetueux de la colere & de la vengeance, & les empêche de se précipiter dans l'excés des malheurs, qui sont les suites ordinaires de ces criminelles actions.

XXIII.

Rendre aux Miniſtres les honneurs qu'on leur doit.

REmper ſervilement devant les Miniſtres & devant ceux qui ſont en credit, c'eſt une baſſeſſe : les mépriſer, c'eſt une fierté blâmable : cenſurer leur conduite, c'eſt une témerité dangereuſe; puiſque par là on s'attire leur indignation, & on s'expoſe à leur reſſentiment; dont l'effet eſt d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent plus facilement nuire à leurs ennemis. Entre ces extremitez vicieuſes il y a un milieu qu'il faut tenir : c'eſt

d'avoir pour ceux qui ſont les diſpenſateurs des graces du Prince, & qui luy aident à ſoûtenir le poids des affaires, toute la déference & tout le reſpect qu'ils doivent raiſonnablement attendre des perſonnes de qualité. Un homme de naiſſance peut auſſi, ſans trop s'abbaiſſer, tâcher d'acquerir leurs bonnes graces, & ne pas negliger les avantages qu'il croit pouvoir retirer de leur protection, pourveu neanmoins que ce ſoit par des voyes legitimes. S'il arrive même qu'il reçoive d'eux quelque bienfait, les loix de l'honneur l'obligent de leur en témoigner dans l'ocaſion ſa reconnoiſſance autant que ſes premiers

miers devoirs, & le ſervice du Roy peuvent le luy permettre.

XXVI.

De l'amour des plaiſirs.

IL ſe trouve des gens qui s'abandonnent à leurs plaiſirs avec un tel emportement, qu'ils ruïnent leur ſanté, juſqu'à perdre quelquefois la vie par leurs débauches. De telles gens ſont-ils Chrêtiens, puiſque pour ſatisfaire leur paſſion déreglée, ils violent toutes les loix de la Religion? Sont-ils raiſonnables, puiſque dans l'uſage des plaiſirs, ils paſſent les bornes que leur preſcrit la raiſon? Peut-on dire même qu'ils ſoient hommes, puiſque par

leurs excez criminels ils se deshonorent & s'abrutissent ; & qu'ayant moins de retenuë que le reste des animaux, ils sont en quelque sorte inferieurs aux bêtes les plus viles, qu'on ne voit jamais rien prendre au delà de ce qui est necessaire à leur conservation. Pour ne pas tomber dans de si étranges déreglemens, usons moderement & sans passion des plaisirs que la raison & la loy divine permettent. N'atachons point nôtre cœur à ces plaisirs passagers & frivoles, qui ne peuvent nous rendre heureux ; mais plûtôt raportons en le legitime usage à la gloire de Dieu qui est nostre fin. Ainsi nous conser-

Universitas BIBLIOTHECA

verons trois grands biens que la débauche nous feroit perdre; je veux dire la pureté de l'ame, la ſanté du corps, & la liberté de l'eſprit.

XXV.

S'étudier ſoy-même.

L'Amour propre eſt un menteur, dit-on : chacun ſe flatte & s'eſtime plus qu'il ne vaut. Cela eſt vray : mais que s'enſuit-il de là ? Qu'il faut nous étudier nous-mêmes, c'eſt à dire, nous examiner à fond, & ſans prévention. Cet examen nous fait connoiſtre le caractere de nôtre eſprit, & la diſpoſition de nôtre cœur ; & cette connoiſſance nous eſt tres-avantageuſe : elle nous ſert à faire valoir nos talens, à corriger nos mauvaiſes inclinations, à nous

défaire de nos vices ; & à perfectionner nos vertus. Tel seroit un homme accompli, & pourroit facilement avancer sa fortune, s'il n'avoit un défaut considerable duquel il ne s'apperçoit point, parce qu'il ne rentre jamais en lui-même pour voir ce qui s'y passe. Nous devons aussi faire beaucoup de reflexion sur nos actions ; sur celles que nous avons déja faites, pour nous mieux conduire à l'avenir ; & sur celles que nous devons faire pour en regler les circonstances, & pour en prévoir toutes les suites. Il coûte cher quelquefois d'agir par humeur ou par passion, & un caprice ou une negligence nous cau-

ſe un fort long repentir. Il eſt encore tres-utile de remarquer ce que chacun fait de bien, & de mal ; la ſageſſe des uns nous ſert de modele, & la mauvaiſe conduite des autres nous fait ſonger à rectifier ce qu'il y a de défectueux dans la noſtre.

XXVI.

Avoir commerce avec les sages & les habiles gens

NOus naissons tous dans une ignorance profonde & universelle. Les études qui nous occupent pendant la jeunesse, éclaircissent un peu ces épaisses ténébres dont nostre esprit est envelopé. Nous acquerons ensuite par l'usage du monde un petit nombre de connoissances qui nous font garder quelque ordre dans nostre conduite. Mais ce peu de connoissances ne suffisent pas à un homme de qualité qui peut parvenir aux plus

hautes places. Combien de choſes luy reſte-t'il encore à ſçavoir dans les ſciences ſpeculatives, & dans ſon propre métier, dans la Morale, dans l'Hiſtoire, dans la Politique. Il n'a ni aſſez de loiſir, ni peut-être aſſez d'eſprit pour apprendre par luy-même ce qu'il y a d'utile & d'agreable en tout cela. Que fera-t'il donc pour s'en inſtruire ? Il entrera en ſocieté avec les perſonnes les plus éclairées. Il aura même chez luy quelque homme habile, qui par un long & pénible travail ayant acquis une érudition tres-étenduë, luy apprendra inſenſiblement dans des entretiens familiers ce que ces diverſes ſciences renfer-

ment de plus beau & de plus neceſſaire. Un Grand qui ſuit cette maxime, ne peut manquer de ſervir utilement l'Etat, & d'acquerir de la réputation. Car le commerce qu'il a avec les ſçavans, les ſages & les plus grands Génies ne lui laiſſent preſque rien ignorer. Et comme il ſe remplit l'eſprit de tout ce qu'ils ſçavent de meilleur, chacun dans leur profeſſion, il paroiſt, ſelon les diverſes occaſions qui ſe preſentent, excellent Orateur, ſçavant Philoſophe, ſage Juriſconſulte, judicieux Politique, Capitaine expérimenté; en un mot habile en toutes choſes.

XXVII.

Avoir de plusieurs sortes d'amis.

ENtre toutes les maximes de la veritable Politique, celle-cy n'est pas une des moins utiles. En effet un homme qui vit à la Cour ou dans le grand monde, a besoin de mille secours differens : De bons conseils pour se conduire avec prudence ; d'avis salutaires pour se corriger de ses défauts; d'argent pour fournir à des dépenses nécessaires ; de faveur pour s'avancer, ou pour se maintenir dans le poste qu'il occupe. Il lui faut des gens qui le divertissent dans ses dé-

plaisirs, qui le consolent dans ses disgraces; qui le rassurent dans ses craintes: d'autres qui loüent son mérite, qui l'informent des dessoins de ses ennemis, qui prennent son parti contr'eux, qui l'aident dans ses entrepriſes, &c. Or il est tres-difficile qu'une seule personne puisse lui rendre tous ces services; car encore qu'elle en eût la volonté, souvent elle n'en auroit pas le pouvoir. Il est donc necessaire d'avoir des amis de toute espece, excepté celle des malhonnêtes gens. Les secours que l'on ne peut tirer de l'un, un autre les donne, & ce que chacun en particulier ne pourroit pas faire, tous ensemble en viennent

à bout. Quand je dis qu'il faut avoir de diverſes ſortes d'amis, je ne prerens pas qu'on doive lier une étroite amitié avec pluſieurs perſonnes. Je veux dire ſeulement qu'il faut tâcher par des manieres civiles & obligeantes, & ſur tout par de bons offices, de ſe concilier l'affection de ceux que l'on pratique ; en ſorte que dans l'occaſion on puiſſe ſe fier à eux, & compter ſur leur bienveillance.

XXVIII.

Des grands desseins.

LEs grands desseins sont pour l'ordinaire si périlleux & si difficiles à executer : Il faut tant de génie, de capacité, de prudence & de fermeté pour les bien conduire, qu'il n'y a que les hommes extraordinaires qui puissent en venir à bout. Pour acquerir l'intrépidité qui est particuliérement necessaire en ces occasions dangereuses, & qui n'est pas moins un effet de la force de la raison, qu'une qualité naturelle, on doit s'accoûtumer de bonne heure à

prendre des resolutions hardies, à soûtenir sans trembler la veüe du péril, à ne se point étonner des difficultez que l'on rencontre, ni des accidens qui arrivent; afin que lorsqu'il s'agira de quelque chose de grand, comme de remettre la Couronne sur la tête des legitimes Souverains, de défendre la Religion, ou de délivrer la patrie opprimée, on ait la force de concevoir, d'executer, & de faire réüssir des desseins si genereux. L'Histoire nous fournit d'éclatantes preuves de l'utilité de cette maxime. Car elle nous fait voir que quand les affaires semblent desesperées; que la crainte est generale, & la cons-

ternation universelle ; un seul homme qui est prudent, courageux & intrepide, peut redonner cœur à toute une armée, & même à des peuples entiers, relever leurs esperances, chasser les ennemis de l'Etat, y rétablir la paix & la tranquilité, & en augmenter la gloire & la puissance.

XXIX.

XXIX.

Ne rien affecter.

LEs manieres affectées ; bien loin de rehauſſer le luſtre de la beauté, en diminuënt l'éclat, & donnent aux perſonnes les mieux faites un air contraint qui eſt toûjours deſegreable. A quoy bon ſe gêner pour plaire ? Les graces ne ſont pas comme les fleurs qu'on fait naître là où l'on veut : c'eſt la nature qui les donne, & l'on ne les peut avoir malgré elle. Comme les yeux de l'eſprit ſont plus fins & plus délicats que ceux du corps, la moindre apparence

d'affectation les blesse ; & rien ne leur plaist tant que ce qui paroît simple, aisé, naturel, & sans artifice. Il faut suivre son génie, & ne jamais s'en écarter. C'est ce qui fait le plaisir qu'on trouve dans le commerce des honnêtes gens. Les uns ont pour partage la solidité du jugement ; les autres la beauté de l'esprit : Il y en a qu'on aime à cause de la douceur de leurs mœurs ; d'autres plaisent par leur vivacité & par leur enjoûment. Si ceux qui ont ces belles qualitez en affectoient d'étrangeres qu'ils croiroient leur convenir mieux, ils se rendroient en quelque sorte ridicules. Que chacun conserve donc le

caractere qui luy eſt naturel ; perſuadé qu'il ceſſera de plaire du moment qu'il le quittera pour ſe revêtir d'un autre. Ce n'eſt pas que ſi l'on a quelques défauts à l'eſprit ou au corps il ne ſoit à propos de les cacher, & de les corriger ſi l'on peut, du moins ceux de l'eſprit : mais on ne doit jamais rechercher des agrémens que l'on n'a pas naturellement ; puis qu'il eſt certain qu'une perſonne eſt d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de ſoin de le paroître. Cette maxime s'étend juſqu'aux vertus, à qui l'affectation fait perdre tous leurs charmes, & tout leur merite.

XXX.

Connoître le genie du siecle.

QUoy que les hommes de tous les temps soient semblables en bien des choses, ils ne laissent pas de differer en beaucoup d'autres ; & l'on peut aisément remarquer de la difference entre nos mœurs & celles de nos ancêtres. Tel ancien Courtisan étoit habile dans le commerce du grand monde, qui maintenant y seroit bien embarassé. Car il en est de la Cour considerée sous divers regnes, comme des Comedies : l'amour & l'ambition entrent dans toutes les pieces

de theatre, cependant les fa-trigues en ſont differentes ; & les Heros ou les Amans n'arrivent pas tous à leurs fins par les mêmes routes. Ainſi l'ambition, l'amour & les autres paſſions regnent toûjours à la Cour, mais on n'y tient pas la même conduite qu'on y tenoit autrefois. Outre que les gens y ſont aujourd'huy plus habiles & plus fins, on y ſuit auſſi d'autres maximes. Nous devons donc étudier les coûtumes, les manieres & le genie de noſtre ſiecle : non pas pour pouvoir contenter des paſſions criminelles, mais pour mieux ménager les eſprits, pour connoître le tour qu'il faut donner maintenant aux affaires,

pour pénétrer les secrets motifs que peuvent avoir les personnes avec qui nous traitons ; enfin pour découvrir par quelles voyes on peut se mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ses desseins.

XXXI.

Sçavoir s'occuper utilement lors qu'on eſt ſeul.

L'Averſion qu'on ſent pour la ſolitude eſt le plus ſouvent une marque de la petiteſſe de l'eſprit, ou du déreglement des mœurs. Il y a cependant une infinité de gens qui ne peuvent être ſeuls une demie heure ſans s'ennuyer : Comme ils ne ſçavent à quoy employer le temps, ils s'inquiettent & ſe chagrinent ; la triſteſſe les ſaiſit, & ils ſont à charge à eux mêmes : mais les eſprits ſolides ſçavent mettre à pro-

fit tous les momens de leur vie, & ne ſont jamais plus utilement occupez que quand ils ſont ſeuls. C'eſt alors qu'ils forment des projets avantageux ; qu'ils entrent dans le détail de leurs affaires ; & qu'ils ſongent aux moyens de ſervir leurs amis, de ſe défendre de leurs ennemis, de réüſſir dans leurs entrepriſes, de bien remplir leurs devoirs ; enfin c'eſt alors qu'ils font mille importantes reflexions ſur leur conduite & ſur celle des autres. Aprés cela s'il leur reſte du temps, ou ils s'occupent à la lecture des livres qui plaiſent, & qui inſtruiſent également ; ou ils s'exercent dans quelque art ingenieux & noble,

noble ; où ils cultivent celle de toutes les ſciences pour laquelle ils ont le plus de talent. L'experience fait voir combien il nous eſt avantageux de profiter ainſi du loiſir que nous laiſſent nos affaires. Pour moy je puis aſſurer que la pratique de cette maxime eſt une des choſes qui contribuent le plus à nôtre bonheur.

XXXII.

Ne point juger des entrepriſes par les évenemens.

LA fortune peut faire échoüer nos deſſeins les mieux concertez ; mais elle ne ſçauroit nous dérober la gloire d'avoir agi ſelon les regles de la prudence. Il ſuffit qu'un habile homme n'ait rien oublié dans ſes entrepriſes : Les bons ou les mauvais ſuccez ne doivent ni augmenter ni diminuer les loüanges qu'il merite. Il eſt vrai que la plûpart des gens en jugent bien autrement : Les évenemens heureux ou malheureux ſont les ſeules

choſes qui les déterminent à approuver ou à condamner la conduite qu'on a tenuë. Incapables qu'ils ſont de penetrer le fond des affaires, ils n'en jugent que par ce qui frape les ſens; mais les perſonnes judicieuſes vont plus loin. Inſtruites par l'experience que la fortune rompt aſſez ſouvent les plus juſtes meſures, elles ſçavent diſtinguer ce qui n'eſt qu'un effet de ſon caprice, d'avec ce que la prudence a produit ou dirigé; & que quelquefois elles trouvent qu'on a fait de grandes fautes dans une entrepriſe dont le ſuccez a été favorable, en même temps qu'elles découvrent beaucoup de ſageſſe dans un autre qui

n'a pas réüſſi. Cependant celuy qui vient heureuſement à bout de ce qu'il pretendoit, eſt loüé & eſtimé, quelque imprudent qu'il puiſſe eſtre; & celuy qui avec toute ſon adreſſe & toutes ſes précautions n'a pas eſté heureux dans l'execution de ſes deſſeins, eſt accuſé de temerité ou de negligence. Telle eſt l'injuſtice de la plûpart des hommes; ils approuvent ce qui doit eſtre condamné, & ils condamnent ce qui devroit eſtre approuvé. Qu'une cenſure ſi mal fondée ne nous faſſe pourtant pas perdre courage: mais plûtôt que le témoignage de nôtre conſcience, le jugement avantageux que portent de nos ac-

tions ceux qui ſont éclairez & équitables ; & plus encore la ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, qui ordonne, ou qui permet tout ce qui nous arrive, ayent aſſez de force pour nous ſoutenir dans les évenemens facheux.

XXXIII.

Ce que l'on doit à un Amy

COmme il n'y a point d'homme qui ſoit parfait, il eſt hors de doute que l'on doit ſupporter les défauts de ſes amis, ou renoncer à toute ſorte d'amitié. Mais doit-on auſſi ſervir en toutes rencontres les perſonnes que l'on aime ? Cette queſtion me paroît aiſée à decider, par ce qui a eſté dit en parlant du choix d'un amy. Et en effet, ſi deux amis ſont tels qu'ils doivent eſtre, & que je les ay repreſentez, ils ne ſe demanderont jamais rien l'un à l'autre qui

ne ſoit juſte, ainſi ils ſe doivent tout accorder. Que ſi l'un des deux changeant de conduite, vouloit exiger de l'autre quelque choſe qui fût contraire à ſon devoir, il meriteroit d'en eſtre refuſé, puis qu'il le traiteroit luy-même en ennemi : Car ce n'eſt pas aimer une perſonne, mais plûtoſt c'eſt la haïr que de vouloir luy faire commettre une mauvaiſe action. Outre ces amis injuſtes, on en trouve encore de bizarres, qui croient qu'on eſt obligé d'eſtre toûjours de leur ſentiment, & qui ſur ce faux principe trouvent mauvais qu'on s'oppoſe à leurs caprices. Des gens ſi peu équitables ne peuvent

estre de vrais amis. Il faut cependant tâcher de leur faire comprendre, que la complaisance aveugle qu'ils pretendent qu'on aît pour eux, ne seroit pas raisonnable; & si l'on n'en peut venir à bout, je croy qu'il est à propos de se retirer insensiblement de leur societé, & de n'avoir plus pour eux que les égards que demande la bienseance. Mais si l'on a le bonheur de trouver un amy sage & vertueux, on doit estre toûjours prest à le servir en toutes choses; à prevenir ses demandes, & même, s'il se peut, ses desirs. Au reste, que chacun évite avec soin de rien exiger de ses amis qui les gêne; qu'il ne leur fasse

pas essuyer sa mauvaise humeur, comme font certaines gens qui ignorent les loix de l'amitié. Un honneste homme doit épargner du chagrin à ses amis autant qu'il est possible, & ne travailler qu'à les rendre heureux.

XXXIV.

De l'enjoûment, & de l'habitude de plaiſanter.

SI le caractere de plaiſant & celui de ſage ne ſont pas incompatibles, ils ſont du moins ordinairement oppoſez. Le premier marque un genie ſuperficiel, & peu propre aux grandes choſes; l'autre au contraire marque un eſprit profond, qui mépriſant la bagatelle, va au ſolide, & ne s'attache qu'à ce qui eſt important. De plus, l'habitude de plaiſanter ne me paroît pas convenir à un homme de qualité. Laiſſons aux petites gens

le ſoin de réjoüir les compagnies : S'ils parlent agréablement, on leur applaudit ; s'ils ne diſent que des ſottiſes, on ſe mocque d'eux ; tout cela eſt ſans conſéquence. Mais ceux qui ſont diſtinguez par leur naiſſance, ou par leur dignité, s'abaiſſent quand ils veulent faire les plaiſans, & s'expoſent au mépris des perſonnes qui les écoutent. C'eſt un employ trop bas que celui de faire rire les autres, à moins que ce ne ſoit par occaſion, & ſans qu'il paroiſſe qu'on ait cherché à dire un bon mot. Je ne ſuis pas cependant ſi ſevere, que je veüille bannir la belle humeur du commerce du grand monde, Qu'on raille, à

la bonne heure, mais que ce soit sans choquer personne, & que la raillerie soit noble & fine : Qu'on égaye la conversation par des traits d'esprit pleins de vivacité & d'enjoûment; mais que ces traits d'esprit soient toûjours convenable à la dignité de celuy qui parle ; qu'ils soient justes & délicats, & qu'ils ne blessent jamais ni l'honnesteté, ni la bienseance.

XXXV.

Ne rien négliger.

QUelque utile que ſoit cette maxime dans le commerce du monde, on ne la ſuit pourtant pas fort exactement. Un jeune homme, ſur tout qui n'aime point à ſe contraindre, ſe met peu en peine de la pratiquer ; parce qu'il luy en coûteroit quelques reflexions ſur ſa conduite & ſur l'état de ſes affaires. Mais il ne ſçait pas que les fautes où il tombe en négligeant certains devoirs qui luy paroiſſent peu eſſentiels, l'empêcheront peut-être d'obtenir

le poſte où il aſpire. C'eſt ce qui arriva à Mr. de B.... Il vit avorter un projet qui ne lui pouvoit être plus avantageux, pour avoir negligé de rendre viſite à M. le Duc de... avec qui il avoit à traiter d'une grande Charge. On ne ſçauroit être trop exact & trop circonſpect, quand on entreprend des affaires importantes. Un homme ſage qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir, & de tout prévenir. Car il ſçait qu'un petit obſtacle qu'on neglige de lever, ſoit faute de reflexion, ou parce qu'on le compte pour rien, retarde quelquefois l'exécution d'une entrepriſe, & même en empêche l'heureux ſuccez.

XXXVI.

De l'uſage que l'on doit faire de la faveur des Grands.

LEs Courtiſans diſgraciez ont beau dire que leur diſgrace n'eſt qu'un effet de la malice de leurs ennemis, ou un caprice de la fortune : Quand on y regarde de prés, on trouve preſque toûjours qu'elle eſt l'effet de leur mauvaiſe conduite. Ils abuſent du crédit qu'ils ont auprés des Princes, ou des Grands ; le moyen aprés cela qu'ils puiſſent ſe maintenir dans leurs bonnes graces ? La faveur eſt un bien aſſez fragile de lui-

même. D'ailleurs mille gens tâchent de le ravir à ceux qui le poſſedent. D'où il ſuit que pour ſe le conſerver, ils doivent le ménager avec ſoin, & ne s'en ſervir qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Si vous joüiſſez de ce bien, & que vous ne vouliez pas le perdre, ſuivez les conſeils que je vais vous donner. Soyez civil, honnête & moderé; car la fierté & l'humeur altiere exciteroient contre vous la haine & l'envie : au lieu que l'honnêteté & la moderation feront penſer que vous êtes digne de vôtre fortune. 2. Ne demandez jamais rien pour vous, ou au moins que ce ſoit rarement. Si le

Prince

Prince ou le Grand qui vous favorise, reconnoît que vôtre attachement pour lui soit sincere & desintéressé, il vous en estimera davantage, & ses bienfaits n'attendront point vos prieres. 3. Ne demandez rien que de juste. 4. N'employez jamais vôtre crédit que pour des personnes de merite, & même ne l'employez pas trop souvent. 5. Que vos demandes soient toûjours faites à propos & avec beaucoup de respect & de modestie. 6. Ayez une veritable reconnoissance des graces qu'on vous accordera, & témoignez par un redoublement de zele pour le service de vôtre maître, ou de vôtre bienfacteur;

combien vous y êtes ſenſible. C'eſt ainſi que vous devez uſer de la faveur des Grands ; & c'eſt auſſi par là que vous les obligerez à vous conſerver leur bienveillance.

XXXVII.

Du luxe & de la propreté.

LA propreté n'eſt pas ſeulement utile, on peut dire même qu'elle eſt neceſſaire. Outre qu'elle contribuë à la ſanté, elle fait partie de la bienſeance, & ainſi il n'eſt pas permis à un honnête homme de ſe negliger. Il y a cependant beaucoup de difference entre s'entretenir proprement, & prendre un trop grand ſoin de ſa perſonne: chacun doit là-deſſus demeurer dans de juſtes bornes, & ſe regler ſur ſon âge & ſur ſa condition. A l'égard d'une au-

tre ſorte de propreté qui conſiſte dans la maniere de s'habiller, j'avoüe qu'elle n'eſt point blâmable, & qu'on peut en cela ſuivre la mode. Mais faire des dépenſes exceſſives en habits, en ameublemens, en édifices, en feſtins, en équipages; ſe piquer d'effacer les autres, & d'égaler même la magnificence des Princes, c'eſt un effet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un eſprit ſolide. Ceux qui tâchent de ſe diſtinguer par des choſes ſi peu dignes qu'on s'y applique, donnent lieu de penſer qu'ils cherchent à relever leur peu de merite par ces dehors éclatans. Quand on connoît la vraye gloire, & qu'on ſe ſent

capable de l'acquerir, on mépriſe ce luxe qui plaît tant au commun des hommes.

XXXVIII.

Avoir le moins qu'on peut d'ennemis.

VOus ne croyez pas que de petites gens que vous mépriſez & que vous maltraitez, ſoient à craindre. Vous êtes, dites-vous, ſi fort au deſſus d'eux, que leurs traits ne pourront point s'élever aſſez haut pour vous bleſſer. Vous vous trompez: la haine & le deſir de ſe venger ſont des paſſions ingenieuſes: elles trouveront pour ſe ſatisfaire des moyens auſquels vous n'euſſiez jamais penſé. Les hommes de la condition la plus

baſſe n'ayant rien à ménager; ſont capables de tout entreprendre ; & quelque foibles qu'ils ſoient, il y a toûjours du péril à les pouſſer à bout. Que s'il eſt quelquefois dangereux d'avoir pour ennemis ceux qui ſont au deſſous de nous, que ſera-ce, ſi nous attirons la haine de nos égaux, qui ſont beaucoup plus en état de nous nuire ; ou celle de nos Superieurs qui peuvent nous ruïner entierement. Il s'enſuit de là qu'il ne faut choquer perſonne ; & que nous devons nous conduire avec tant de circonſpection & de ſageſſe, que s'il eſt poſſible, tout le monde ſoit content de nous.

XXXIX.

Ne ſe point décourager.

C'Eſt le propre d'un petit genie, de perdre courage pour le moindre obſtacle qu'il rencontre en ſon chemin. Un homme qui a du cœur & de l'eſprit ne s'étonne de rien, & trouve toûjours quelque reſſource. Il tient ferme contre les difficultez qui ſe preſentent, & il les regarde moins comme un ſujet de craindre, que comme une occaſion de ſe ſignaler. C'eſt alors qu'agiſſant avec une nouvelle vigueur, & faiſant des efforts extraordinaires, il ſurmonte le

plus

plus souvent tout ce qui s'oppose à ses desseins. Les grands hommes ne témoignent jamais plus de courage que quand tout paroît desesperé ; parce que l'experience leur a appris, que peu de chose fait changer de face aux affaires ; & que du moins la hardiesse & la genereuse resolution qu'ils font paroître, peut les tirer du danger en les faisant craindre de leurs ennemis. Cette fermeté dans les temps difficiles, & dans les mauvais succés est tres avantageuse à ceux qui commandent. Elle est principalement necessaire aux Souverains & aux Generaux d'armée : Car s'ils s'étonnent, & qu'ils témoignent de la crain-

te, tous ceux qui leur obéiſſent, perdent cœur, & ſe laiſſent vaincre ſans reſiſtance.

XL.

De l'orgueil.

POurquoy nous entêter de nôtre merite, & nous préferer à tant d'autres qui valent peut-estre plus que nous ? Nos corps n'ont-ils pas la même origine, & nos ames ne sont-elles pas de même espece ? Au regard des avantages que nous avons receu de la nature, ou de la fortune, c'est une grande marque de nôtre foiblesse s'ils nous rendent plus fiers : car ces biens sont peu de chose en eux mêmes ; ils sont encore moins étant comparez aux biens celestes auf-

quels la foy nous fait aſpirer, ils nous échapent ſouvent malgré les ſoins que nous prenons pour les retenir, & un eſprit ſain les mépriſe, parce qu'il ne trouve point dans leur poſſeſſion le bonheur ſolide qu'il cherche. Quand même nous pourrions les poſſeder ſans dégoût, & les conſerver ſans inquietude, la vie eſt ſi courte, nous joüiſſons ſi peu de temps de tous ces avantages, qu'ils ne doivent point nous énorgueillir. Toſt ou tard la mort nous les ravit; elle nous dépoüille pour ainſi parler, de ces habits éclatans, mais empruntez; & par là elle fait voir que tous les hommes, conſiderez dans le fond de leur eſtre,

ſont également miſerables. J'avoüe que nous faiſons quelquefois des actions qui paroiſſent dignes de loüange ; mais comme l'amour propre eſt preſque toûjours le principe qui nous fait agir, nous avons plus de ſujet de nous humilier du bien que nous croyons faire, que d'en tirer vanité. Les perſonnes dont la pieté eſt la plus pure & la plus ſincere, qui ſeules auroient, ce ſemble, quelque droit de s'eſtimer plus que les autres, ſont celles qui ont le plus d'éloignement pour l'orgueil ; perſuadées non ſeulement qu'il eſt l'ennemi capital de toutes les vertus, & qu'il en empoiſonne la ſource, mais qu'il eſt

toûjours mal fondé. Enfin ce vice eſt injuſte, parce qu'il fait que l'on s'attribuë la gloire qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Il eſt odieux, parce qu'il nous porte à mépriſer tout le monde; & pour tout dire en peu de paroles, il eſt directement oppoſé à la vraye humilité, qui eſt la vertu des Saints, & qui nous fait aimer de Dieu & des hommes.

XLI.

Regler ſa dépenſe.

IL eſt abſolument neceſſaire de proportionner ſa dépenſe à ſon revenu, ſi l'on veut ſe maintenir avec honneur dans le monde. Quelle eſtime a-t-on pour des gens qui diſſipent leurs biens, & qui ſont toûjours aſſiegez par leurs creanciers ? Celui-la ſe trompe, qui veut paſſer pour liberal, & qui prétend s'avancer à la Cour par une dépenſe exceſſive. Le Prince, & ſes Miniſtres jugent aiſément qu'un homme qui ne ſçait pas ménager ſon bien, ni régler ſes

affaires domeſtiques, n'eſt guéres capables de ménager les intereſts de l'Etat, de commander des armées, ou d'établir le bon ordre dans des Provinces. De là vient que ceux qui dépenſent beaucoup au delà de leur revenu, pour ſatisfaire quelque paſſion dominante, comme la chaſſe, le luxe, la débauche, & le jeu, n'obtiennent point d'employ conſiderable; ainſi les talens qu'ils peuvent avoir, leur ſont inutiles, parce qu'ils n'ont pas ocaſion de les employer. L'avarice eſt odieuſe ſans doute; il n'eſt point de vice, qui marque plus de baſſeſſe d'ame que celuy-là; mais ſi la prodigalité eſt moins à blâmer dans ſon

principe, elle eſt plus à craindre dans ſes effets. Il y a pourtant des rencontres où la profuſion n'a rien que de loüable : Comme lors qu'il s'agit de l'intereſt de la Religion, du bien public, ou du ſervice d'un ami. Si l'on excepte de pareilles conjonctures, il faut uſer d'une ſage œconomie, & retrancher toute dépenſe ſuperfluë : C'eſt le vray moyen d'être toûjours en état d'avoir les choſes neceſſaires, de vivre honorablement dans ſa condition, & de ſe ſoûtenir de ſoy-même.

XLII.

Savoir choisir son monde.

LA plûpart des hommes sont pleins d'eux-mêmes, entêtez de leur noblesse, de leur grandeur, de leur science, de leur esprit, de leurs autres qualitez acquises, & naturelles. Ils sont aussi d'ordinaire bisarrez, emportez, opiniâtres, fourbes, médisans, interessez, envieux, &c. J'avoûë que ces défauts se trouvent rarement ensemble; mais peu de personnes sont exemtes de tous. En un mot le vice est si commun, & la vertu est si rare, que l'homme le plus sociable est obligé de se com-

muniquer à peu de gens. Cependant comme on ne ſçauroit vivre ſeul & ſans nul commerce, à moins que de renoncer tout-à-fait au monde, il faut choiſir un petit nombre de perſonnes de merite, & former avec elles une ſocieté où regnent la pieté, la confiance mutuelle, la ſincerité, la politeſſe, & même, s'il ſe peut, l'érudition. Il eſt malaiſé d'exprimer combien cette ſocieté eſt douce, & commode. On s'y délaſſe de la fatigue des grandes affaires; on s'y conſole de ſes diſgraces; on y oublie ſes déplaiſirs; on y apprend mille bonnes choſes; enfin on y paſſe le temps agreablement, & utilement.

XLIII.

De la raillerie piquante, & de la médisance.

C'Est un cruel divertissement que celuy qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il point avoir pour se plaire à déchirer par cette sorte de raillerie le cœur de ceux que l'on attaque, & pour s'applaudir de les avoir poussez à bout? Aussi la Religion, l'honesteté, & la prudence nous obligent de bannir de nos entretiens ces discours empoisonnez, qui non seulement sont mauvais en eux-mêmes,

mais qui peuvent avoir des ſuites ſi dangereuſes. Que la médiſance n'ait auſſi aucune part dans nos converſations. C'eſt une perfidie de parler mal de nos amis ; c'eſt une pure malice de blâmer ceux qui nous ſont indifferens ; & c'eſt une lâcheté de médire de nos ennemis. Outre que les perſonnes qui jugent bien des choſes, n'ajoûtent point foy aux paroles d'un eſprit ſatyrique ; ceux à qui il s'en prend, lui font payer bien cher les bons mots qu'il n'a dits que pour réjoüir une compagnie. Un médiſant divertit quelquefois : mais on le craint, & chacun le regarde comme ſon ennemi particulier ; parce qu'on

ſçait bien que la médiſance n'épargne perſonne, & que la vertu la plus pure n'eſt pas à couvert de ſes traits. La réputation coûte tant à acquerir, que c'eſt une grande injuſtice de vouloir détruire, ſous quelque prétexte que ce ſoit, un ſi long & ſi penible ouvrage.

XLIV.

De la Sincerité.

CEtte vertu eſt ſi eſſentielle aux perſonnes de qualité, elle eſt ſi peu connuë dans le temps où nous ſommes, qu'il ne ſera pas inutile d'en donner icy quelque idée; car je ne penſe pas qu'à moins d'avoir l'eſprit gâté par les fauſſes maximes du ſiecle, on puiſſe la connoître ſans l'aimer. Diſons donc qu'un homme ſincere ne ſe ſert jamais de déguiſement ni de fourberie pour aller à ſes fins : Toûjours veritable dans ſes paroles, il ne peut ſouffrir les ter-

mes ambigus & équivoques, dont on uſe dans le monde pour ſurprendre ceux qui agiſſent avec franchiſe. Jamais il ne promet plus qu'il ne veut tenir, & il garde religieuſement ſa parole quand une fois il l'a donnée. S'il reconnoît qu'on attende de lui plus qu'il ne peut accorder, il explique ſes intentions, pour ne pas entretenir les gens dans une vaine eſperance. Toutes les veritez qu'il ſçait, il ne les dit point; & tout ce qu'il penſe, il ne le découvre point; par la raiſon que bien ſouvent la charité & la prudence le défendent. Mais quand elles lui permettent de parler, il declare nettement ſa penſée,

& ſes amis apprennent de lui, ſur ce qui les regarde, la verité qu'on leur cache par tout ailleurs : Sa vertu brille avec d'autant plus d'éclat qu'il travaille moins à la faire connoître ; & comme il eſt ennemi de toute affectation, ſes manieres plaiſent infiniment, parce qu'elles ſont ſimples & naturelles. Ce n'eſt pas qu'il ſe laiſſe tromper : il prend de juſtes meſures pour éviter les pieges qu'on lui tend, mais c'eſt toûjours avec les égards neceſſaires, & ſans témoigner aucun ſoupçon. Sa candeur admirable, accompagnée de beaucoup de ſageſſe, lui gagne tous les cœurs, & chacun tâche de lier commerce

avec un homme de ce caractere. Une telle ſincerité eſt rare ſans doute, & particulierement à la Cour. J'ay pourtant connu des perſonnes qui poſſedoient cette belle qualité, auſſi étoit-il impoſſible de les connoître, ſans avoir pour elles, je ne diray pas ſeulement de l'eſtime, mais même une eſpece de veneration. Au reſte la diſſimulation qui tient plus de l'artifice, & de la ruſe, que de la prudence & de la vraye politique, eſt auſſi préjudiciable à un homme, qui pretend établir ſa reputation & s'avancer dans le monde, que la ſincerité, telle qu'on vient de la repreſenter, lui eſt avantageuſe.

XLV.

Des Reconciliations.

CEux qui refuſent opiniâtrément de ſe reconcilier avec leurs ennemis, témoignent n'avoir guéres de religion; & font bien connoître que leur naturel approche de celui des bêtes feroces, dont l'aveugle fureur n'eſt ſatisfaite, qu'aprés qu'elles ont mis en pieces l'animal qui en étoit l'objet. La haine entre rarement dans un bon cœur, & s'il arrive qu'elle y entre, elle n'en ôte point certaines diſpoſitions heureuſes, qui le font aiſément conſentir à un

accommodement raisonnable. J'avouë pourtant que ce n'est pas sans peine que nous pardonnons à ceux qui ont voulu nous ôter la vie, ou l'honneur. Mais aprés tout, plus il est difficile de vaincre nôtre ressentiment, plus cette victoire est glorieuse, & marque de grandeur d'ame. Les hommes du commun ne sont pas capables d'un si noble effort. On voit à la verité des personnes qui ont assez d'empire sur leurs passions pour oublier les injures qu'on leur a faites, & pour se reconcilier sincerement; mais il y en a d'autres qui ne se reconcilient qu'en apparence, & par politique: Ils craignent de passer

pour impies, s'ils ne le font pas, ou ils n'oſent refuſer leurs amis qui les preſſent de s'accommoder. Cependant ils conſervent au fond du cœur autant de haine qu'auparavant, & le même deſir de ſe vanger. Pour ne pas avoir affaire à de telles gens, le meilleur moyen ſeroit de n'offenſer perſonne: Si cependant le mal eſt fait, & que d'ailleurs nous ayons des preuves que ceux que nous avons outragez, ne ſe ſoient pas ſincerement reconciliez avec nous, agiſſons à leur égard d'une maniere extrémement honnête; tâchons même de leur rendre ſervice, pour les engager à ne nous plus haïr: Mais dé-

fions-nous d'eux, ſans neanmoins leur témoigner aucune défiance ; & conſiderons-les comme des ennemis qui ne laiſſeront pas échaper l'occaſion de nous nuire s'ils peuvent quelque jour la trouver. Pour nous, agiſſons avec plus de ſincerité : accommodons-nous de bonne foy, & de bonne grace ſans chicaner ſur les formalitez. Les petits eſprits ſont inſuportables ſur ce chapitre : On a toutes les peines du monde à terminer un differend avec eux ; car ils ne ſont jamais contens, qu'ils n'ayent reglé avec la derniere exactitude, le lieu, le temps, les paroles qu'il faut dire, & juſqu'aux moindres démarches

que chacune des parties doit faire en ces occaſions. Mais les perſonnes de merite, qui ſçavent en quoy conſiſte le veritable honneur, ne tombent point dans ce défaut, & en uſent d'une maniere plus noble & plus genereuſe.

XLVI.

N'être point changeant.

QUand une fois nous avons commencé une affaire, pouſſons-la juſqu'au bout ſans nous laiſſer ébloüir par l'éclat de quelque choſe de brillant qu'on étale à nos yeux pour nous ſurprendre. Un concurrent habile, qui nous voit ſur le point d'obtenir une place qu'il voudroit luy-même occuper, tâche de nous en faire abandonner la pourſuite, ſoit en nous faiſant donner de faux avis pour nous en dégoûter, ſoit en nous faiſant propoſer par quelqu'un qui ſe dit

dit noſtre ami de traiter d'une Charge plus conſiderable. Ne donnons point dans le piege ; & préferons toûjours un avantage aſſuré, quoy que mediocre, à un poſte éclatant, mais incertain. Gardons nous bien auſſi d'imiter certaines gens, qui par leur legereté mettent eux-mêmes obſtacle à leur bonheur & à leur fortune. Inconſtans dans leurs projets, ils n'ont pas plûtoſt embraſſé un parti ou une profeſſion, qu'ils ſongent à en prendre une autre. On ne réüſſit point dans le monde par une conduite ſi biſarre ; & aprés tous ces divers changemens, on ne ſe trouve ni plus ſatisfait, ni plus avancé que le

premier jour. Il faut enfin se fixer : Et lors qu'on a pris un genre de vie, on doit s'y tenir, & travailler à s'y rendre parfait & heureux. Ce n'est pas que si l'on a d'abord mal choisi, on ne puisse changer d'état ou d'employ: Mais un homme prudent ne fait jamais cette démarche sans considerer toutes ses suites qu'elle peut avoir ; & sans estre bien seur, non seulement qu'il n'y a rien à perdre au change, mais qu'il y a même quelque chose à gagner.

XLVII.

Caractere d'un homme lâche & timide.

UN homme ſans cœur, qui cache adroitement ſa haine, eſt plus à craindre que deux ennemis déclarez. Comme il n'oſe jamais attaquer perſonne à découvert, il a recours à la trahiſon, & à l'artifice; ce qui rend les coups qu'il porte tres-dangereux, parce qu'on ne s'y attend pas, & qu'on ne ſçait d'où ils viennent. La crainte qui lui fait voir du peril où il n'y en a point, lui perſuade en même temps qu'il faut le prévenir, & l'en-

gage à prendre de ridicules précautions contre des maux imaginaires. Sa timidité qui vient de la foibleſſe de ſon eſprit, le rend ſoupçonneux, & le fait vivre dans une perpetuelle défiance ; de ſorte qu'il regarde la plûpart des gens comme ſes ennemis, quoyque le plus ſouvent on ne penſe pas à lui. Il n'a gueres d'amis, ou plûtôt il n'en a point du tout ; car appreheandant toûjours d'eſtre trompé, il ne s'attache à perſonne, & n'aime point à rendre ſervice pour peu qu'il y aît à riſquer. On le trouve ſi difficile dans les affaires, qu'il ſeroit impoſſible d'en conclure aucuns avec lui, ſi l'on ne lui

donnoit toute sorte de suretez, lesquelles il prend toûjours d'une maniere dure & choquante. Ce sont là quelques-uns des mauvais effets que produisent la lâcheté & la timidité. D'où il est aisé de comprendre combien il est important d'éviter le commerce des personnes, qui étant nées avec ces défauts, ont negligé de s'en corriger par le secours de la raison, & par les principes de la vertu.

XLVIII.

De la Reconnoiſſance.

LE plus mal-honneſte homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'eſtime pour les honneſtes gens, & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas lui-même. De là vient que les perſonnes reconnoiſſantes ſont eſtimées de tout le monde, ſans en excepter les ingrats. Auſſi la gratitude eſt-elle un devoir naturel, & par conſequent indiſpenſable. Un bon cœur ſent bien la force de cette loy de la nature, & ſi quelqu'un eſt veritablement ſenſible aux bienfaits,

c'eſt toûjours une ame noble & genereuſe. N'épargnez donc rien pour reconnoiſtre les bons offices qu'on vous a rendus ; & ſi l'occaſion, ou le pouvoir de le faire vous manquent, du moins, témoignez ſincerement que vous en avez la volonté. Quand la gratitude ne ſeroit pas un devoir, elle eſt toûjours avantageuſe, car elle attire infailliblement de nouvelles graces à celuy qui a ſçû reconnoître les premieres qu'il a reçûës. Il eſt vray qu'on trouve des gens, qui pour avoir fait plaiſir à une perſonne en des choſes peu conſiderables, veulent exiger d'elle les plus grands ſervices. Quoy que cela ne ſoit pas juſte, la

generosité vous doit engager en de pareilles rencontres, à faire tout ce que demandent de vous ceux qui vous ont obligé les premiers; fondé sur cette belle maxime qu'en fait de reconnoissance on ne sçauroit aller trop loin. Si c'est vous qui avez obligé les autres, ne les en faites jamais souvenir, & ne croyez pas qu'ils vous doivent tout. S'il se peut, n'éxigez même rien de ceux qui vous ont obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous force à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de retenuë, qu'il semble que vous ayez oublié les bons offices que vous leur avez rendus. Je

ne diray rien ici contre l'ingratitude ; chacun ſçait qu'elle eſt auſſi odieuſe, que la reconnoiſſance eſt aimable ; & que les ingrats ont toûjours paſſé pour des gens ſans honneur.

XLIX.

Eviter les conteſtations.

LE motif de toutes les diſputes doit eſtre la connoiſſance de la verité, ſoit qu'on la cherche ſoy-même; ou qu'aprés l'avoir trouvée, on veüille la faire connoiſtre aux autres. Or une verité conteſtée eſt ou indifferente en elle même, ou contraire aux inclinations de ceux avec qui l'on s'entretient, ou oppoſée à leurs préjugez. Si cette verité eſt indifferente, pourquoy tant diſputer? A quoy bon s'échauffer inutilement pour la faire entrer dans leur eſprit?

N'eſt-il pas plus à propos d'avoir pour eux une complaiſance raiſonnable, que de leur déplaire par une reſiſtance qui ne pourroit rien produire d'avantageux ? Si la verité dont on ſouhaite qu'ils ſoient perſuadez, eſt contraire à leurs inclinations, il faut tâcher de la leur faire trouver aimable : Et pour y réüſſir, la douceur & l'honneſteté ſont neceſſaires ; les conteſtations & la chaleur de la diſpute gâteroient tout. Car le cœur veut eſtre gagné, & non pas forcé. C'eſt une place où l'on n'entre jamais par la bréche. Enfin ſi la verité qui eſt en queſtion, eſt oppoſée à leurs préjugez, le moyen de les tirer d'erreur

n'eſt par de rejetter leur opinion avec mépris, & de les tourner eux-mêmes en ridicules ; ni de parler haut, & d'un air deciſif : tout cela revolte les eſprits, & les empêche de ſe rendre à la raiſon. L'on doit plûtôt attaquer ces préjugez adroitement ; faire voir par des raiſons ſolides combien ils ſont mal fondez ; & enſuite établir ſans paſſion & avec modeſtie la verité du ſentiment contraire. C'eſt ainſi qu'en uſent ceux qui ſçavent vivre ; & c'eſt de cette maniere que les diſputes d'érudition ſont utiles & agraebles. Si l'on trouve des gens opiniâtres qui ſe fachent, & qui s'emportent, il eſt inutile

de conteſter avec eux ; cela ne ſert qu'à les aigrir davantage. On doit alors ſe contenter de reconnoître la verité, & plaindre ceux qui ferment les yeux à ſa lumiere.

L.

Eſtre regulier dans ſa conduite.

CElui qui veut être regulier dans ſa conduite, & vivre conformément aux regles de la bienſeance doit traiter les autres, chacun ſelon ſa qualité, & toûjours d'une maniere honnête. Il doit le reſpect à ſes ſuperieurs, l'obéïſſance à ſes maîtres, la civilité à ſes égaux, & un accueil favorable à ſes inferieurs. Il faut qu'il traitte avec douceur & avec bonté ceux qui lui ſont ſoumis, s'ils s'acquittent fidelement de leurs obligations; & avec ſeverité, s'ils ne le

ſont pas. Qu'il ne ſe contente point de les avertir de leur devoir, quand ils y manquent, & de les châtier s'ils mépriſent ſes avertiſſemens ; mais qu'il ſoit lui-même extrêmement reglé dans toutes ſes actions. Car ſeroit-il raiſonnable de condamner, & de punir ſévérement en autruy des fautes où l'on tomberoit le premier ? La voye la plus ſeure & la plus facile pour porter les hommes à pratiquer la vertu, c'eſt le bon exemple. Nous ſommes tous obligez de nous le donner les uns aux autres ; mais cette obligation regarde en particulier les Princes & les Grands : parce que comme on ſe fait un honneur de

les imiter, ils font regner la vertu, ou le vice, selon qu'ils ont de bonnes ou de mauvaises mœurs.

LI.

Par où l'on peut juger des hommes.

S'Il n'y a que les maîtres de l'art qui puiſſent faire comme il faut la diſſection du corps humain, auſſi n'y a-t'il que les perſonnes les plus éclairées, qui ſoient capables de faire l'anatomie de l'eſprit & du cœur, que l'on prend icy pour les inclinations naturelles. L'amour propre ſe déguiſe ſi adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins pour le reconnoître au travers des apparences de la vertu, ſous leſquelles il ſe cache. Il eſt

donc neceſſaire d'y regarder de prés pour découvrir ſes artifices. En public, il impoſe aux plus clair-voyans. Ainſi ne jugeons point d'un homme par les choſes qu'il fait à la veuë de tout le monde: Comme il ſe voit obſervé, il ſe fait violence, & n'eſt pas dans un état naturel; ſur tout dans les actions d'éclat, où chacun travaille à acquerir de la reputation, & prend ſoin de cacher juſqu'à ſes plus petits défauts. C'eſt dans le particulier que nous devons examiner celui dont nous voulons connoître les mœurs, & les inclinations: Alors ſon eſprit ſe relâche, il ſuit librement ſon penchant; & ce qu'il

y a de bon & de mauvais en lui, paroît à découvert. Cela cependant ne ſuffit pas pour juger de ſon merite : Obſervons auſſi premierement s'il eſt intereſſé, car s'il ne l'eſt pas, c'eſt une preuve qu'il a le cœur noble. Examinons en ſecond lieu s'il s'acquitte des obligations de ſon état : Car s'il eſt ainſi, c'eſt une marque qu'il a l'eſprit ſolide. Mais ſi nous nous appercevons qu'il ſoit intereſſé, & qu'il neglige de remplir ſes devoirs; quelque belles qualitez qu'il puiſſe avoir d'ailleurs, il eſt indigne de nôtre amitié, & de nôtre eſtime. C'eſt encore un bon moyen pour connoître les gens, que de conſiderer

l'uſage qu'ils font de la bonne & de la mauvaiſe fortune. *Voyez ſur cela l'article qui ſuit.*

LII.

De l'uſage de l'une & de l'autre fortune.

L'Uſage que fait un homme de la bonne & de la mauvaiſe fortune, montre quel eſt ſon genie, & nous apprend quels ſont les ſentimens qu'on doit avoir pour lui. Si la proſperité le rend fier & orgueilleux, ou que l'adverſité l'affige extremement, & lui faſſe perdre courage, il a l'eſprit petit & l'ame baſſe : Au contraire, s'il eſt ferme & conſtant dans les malheurs qui lui arrivent, ou que les faveurs de la fortune ne lui faſ-

ſent rien perdre de ſa bonté, de ſa moderation, de ſon honnêteté, & de ſes autres vertus; on peut dire qu'il a le cœur noble, & l'eſprit élevé. En effet, ſans ces deux grandes qualitez, on ne peut témoigner dans les diverſes conjonctures où l'on ſe rencontre cette fermeté & cette égalité d'ame, qui marquent l'empire abſolu qu'on a ſur ſes paſſions. Pour pouvoir ſuivre dans l'occaſion le peu d'exemples qui ſe trouvent d'une vertu ſi ſolide, faiſons ſouvent reflexion que les biens de cette vie ſont ſi peu de choſe, qu'ils ne doivent point flater nôtre orgueil; & que les peines qu'on y ſouffre, paſſent ſi vîte qu'el-

les ne doivent pas nous abattre. Conſiderons auſſi quel eſt l'excez de bonheur & de gloire qui nous eſt deſtiné, ſi nous faiſons des biens & des maux temporels l'uſage que nous en devons faire. Perſuadez de ces veritez importantes, regardons en Philoſophes Chrêtiens les divers changemens de nôtre fortune : Soit dans l'abaiſſement, ou dans l'élevation, conſervons une humeur toûjours égale, & tenons une conduite toûjours uniforme. Montrons enfin que nous ſommes également capables & de ſoûtenir le poids de la grandeur, & de ſupporter conſtamment les diſgraces.

LIII.

Des Lettres de creance, des blancs signez, &c.

DAns le temps où nous sommes, l'on doit prendre de grandes précautions pour ne pas être la dupe des fourbes & des hypocrites ; car les personnes même que nous croyons nous être les plus devoüées, sont quelquefois les premieres à nous tromper. C'est pour cette raison qu'il faut être bien assuré de la probité de ceux à qui l'on donne des Lettres de creance. Je croy même que quand il est necessaire de donner ces sortes

ſortes de Lettres, on doit toûjours les accompagner d'inſtructions claires, préciſes, & qui deſcendent dans un grand détail ; afin que ceux que l'on a chargé de conduire une affaire, ne puiſſent ſe couvrir d'aucun prétexte, ſi pour leur intereſt particulier ils oſent faire quelque fauſſe démarche dans le cours de la negociation. Quant aux Blanc-ſignez, je ne voudrois jamais en confier à perſonne : Et quiconque fera reflexion que par là on met ſa liberté, ſon honneur, & ſa vie entre les mains d'autrui, ſe gardera bien d'expoſer tout ce qu'il a au monde de plus précieux ſur une choſe ſi facile à égarer, &

dont un méchant homme peut faire si aisément un mauvais usage. Il ne faut aussi donner à qui que ce soit des certificats de service & de bonne conduite, quand on n'a pas des preuves de ce que l'on avance. De pareils témoignages sont injustes, lors qu'ils sont rendus sans connoissance de cause, parce qu'ils font avoir des recompenses à ceux qui n'en meritent pas. Outre que s'il arrive ensuite que ces gens-là abusent des graces qu'ils ont receu du Prince, on a regret, mais trop tard, d'avoir contribué à les leur faire obtenir, sans estre assuré qu'ils en étoient dignes.

LIV.

De la Curioſité.

LA curioſité eſt loüable, lors qu'elle tend à la connoiſſance de ce qui eſt utile, & honneſte : Mais elle eſt de dangereuſe conſequence quand elle nous mene trop loin, & qu'elle ne nous fait rechercher que des choſes mauvaiſes, ou inutiles. Soyons curieux de ce qui regarde la perfection de noſtre état ; inſtruiſons-nous à fond de tous nos devoirs ; ſervons-nous de tout ce que nous avons d'eſprit pour les bien connoiſtre, & pour exceller dans la pro-

feſſion que nous avons embraſſée, rien n'eſt plus avantageux que d'eſtre habile chacun dans ſon métier. C'eſt par là qu'aujourd'huy l'on ſe diſtingue, & que l'on peut eſperer de s'avancer en peu de temps. Celui qui par une vaine curioſité, ou pour avoir la reputation d'eſtre univerſel, veut s'appliquer à trop de choſes, n'en ſçait jamais bien aucune; & ne recueille pour fruit de ſon travail & de ſes longues eſtudes, qu'une connoiſſance ſuperficielle de diverſes matieres, qui ſouvent n'ont nul rapport à ſa condition. Ne pourra-t'on jamais perſuader aux hommes de ne s'atacher qu'au ſolide? Cet

Abbé qui devroit étudier sans cesse l'Ecriture sainte pour y apprendre une science toute divine, s'est infatué de l'Astrologie judiciaire, & il passe les jours & les nuits à consulter des Ephemerides, & à chercher les divers aspects des Planetes pour tirer des horoscopes. Quelle folie, de prétendre penetrer dans l'avenir par le secours d'un art qui n'est appuyé que sur les vaines imaginations de quelques anciens fanatiques ! Les Astrologues les plus fameux avoüent qu'ils n'ont point d'autre principe que l'experience ; Et cependant c'est l'experience même qui les condamne, puisqu'elle dément presque toûjours leurs

chimeriques prédictions. Ce Mathematicien se morfond pour trouver la quadrature du cercle, ou le mouvement perpetuel, au lieu d'employer son temps à perfectionner les parties des Mathematiques, qui sont le fondement de plusieurs arts necessaires à la vie humaine. Ce Chymiste, qui pouvoit servir le public en s'attachant à ce qu'il y a d'utile dans sa profession, s'est mis en teste de chercher la pierre philosophale, & il ne songe à autre chose qu'à réüssir dans le *grand œuvre*, se flatant de changer bien-tôt tout en or, comme le Midas de la fable. Etrange entêtement des hommes, qui leur fait rechercher avec tant

de soin & de fatigue des choſes que Dieu leur a voulu cacher ! Criminelle curioſité qui les porte à diſſiper leurs biens, à negliger leurs principaux devoirs, & à conſumer inutilement une vie, dont chaque moment devroit eſtre ſi utilement employé !

LV.

Eviter le commerce des libertins, & des esprits foibles.

LA parole soûtenuë de l'exemple a tant de force, qu'il est tres-difficile de resister à l'impression qu'elle fait sur nous. C'est pourquoy il est important d'éviter le commerce de ceux qui vivent dans le déréglement, & qui font profession de libertinage. Outre que les liaisons que nous aurions avec eux ruïneroient nostre reputation; leurs discours impies, leurs fausses maximes, & leurs mauvais exemples ne manqueroient pas d'al-

terer d'abord nos meilleures inclinations, de corrompre insenſiblement noſtre cœur, & de nous précipiter enſuite dans les malheurs où tombent le plus ſouvent ces ſortes de gens. C'eſt encore une des regles de la prudence, de n'entrer jamais en ſocieté avec les eſprits foibles & timides, qui ſont preſque tous ſcrupuleux & ſuperſtitieux. Comme leur maladie eſt contagieuſe, le commerce que l'on a avec eux, fait naiſtre des ſcrupules & des doutes qui partagent l'eſprit, & l'empêchent de faire un juſte diſcernement des choſes. Ces doutes & ces ſcrupules nous cauſent auſſi des craintes frivoles, qui toutes vaines

qu'elles ſont, ne laiſſent pas de nous troubler, & de nous ôter la liberté d'eſprit, & la tranquillité de cœur, ſans leſquelles on ne peut ni connoître quel eſt le meilleur parti, ni l'embraſſer avec confiance.

LIV.

N'uſer de fineſſe que par neceſſité

LOrs qu'il n'y a point de raiſon ſolide qui nous oblige à diſſimuler, ce doit eſtre une loy pour nous d'agir avec franchiſe. A quoy bon faire toûjours le fin ; affecter de parler d'une maniere envelopée ; & tenir une conduite myſterieuſe hors de ſaiſon ? Cela ne ſert qu'à donner de la défiance aux autres. D'où il arrive, que quand la fineſſe eſt neceſſaire à celui qui en uſe ordinairement, elle lui devient inutile, parce qu'on eſt en garde contre ſes artifices. Les deſſeins d'un homme

qui passe pour dissimulé, sont les plus faciles à déconcerter : Car comme on se défie de lui, & qu'on l'observe avec soin, on ne manque gueres de rompre toutes ses mesures. Je ne parle point ici de cette finesse, qui n'a pour but que de surprendre, & de tromper ; chacun sçait qu'elle est criminelle: Je parle de celle qui n'a rien de mauvais en soy ; & je dis que toute innocente qu'elle est, il ne faut l'employer que rarement, & par necessité. La regle generale qu'on peut donner là-dessus, c'est qu'il ne faut pas user de finesse pour tromper personne ; mais seulement pour s'empêcher d'estre trompé.

LVII.

De la mort d'un Amy.

C'Eſt une douleur bien ſenſible que celle qu'on reſſent quand on perd un homme de merite qu'on aime, & dont on eſt ſincerement aimé. Une telle perte eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt plus difficile à reparer : Et il faudroit avoir la fermeté, ou plûtôt la dureté d'un Stoïque, pour n'en être pas vivement touché. Quoy que cette douleur ſoit juſte, il faut cependant tâcher d'en adoucir l'amertume par le ſecours de la foy & de la raiſon : Et conſi-

derer qu'en ces occaſions il ne ſuffit pas de verſer des larmes pour remplir les devoirs de la veritable amitié. On doit de plus conſerver cherement le ſouvenir de ſon ami ; honorer ſa memoire ; executer fidelement ſes dernieres volontez ; aſſiſter ſa famille, ſi elle a beſoin de ſecours : Et ſur tout faire prier Dieu pour lui, afin d'avancer le bonheur de ſa ſeconde vie.

LVIII.

A la Cour, la défiance eſt neceſſaire.

LA Cour doit eſtre conſiderée comme un païs ennemi, où mille pieges ſont tendus pour nous ſurprendre. C'eſt là où les gens ont le plus d'honnêteté, & le moins de ſincerité. Défions-nous de leurs careſſes artificieuſes, & de leurs fauſſes confidences; & ſouvenons-nous que leur maxime la plus commune eſt de faire paroître au dehors tout autre choſe que ce qu'ils ont dans l'ame. Tel vous ſoûrit & vous témoigne de l'af-

fection, qui ne cherche que l'occaſion de vous perdre. Pour n'être pas la dupe de ces faux amis, un Courtiſan habile cache également ſes deſſeins, & ſes penſées, particulierement ſur ce qui regarde la conduite des Grands. Ses deſſeins, afin que ſes rivaux ne puiſſent les prévenir; & ſes ſentimens, de peur que ſes ennemis ne les interpretent mal, & ne lui en faſſent une affaire auprés de ceux qui ſont en état de lui nuire. On dira ſans doute qu'il eſt penible d'être toûjours ſur ſes gardes, & de ſe défier des perſonnes que l'on eſt obligé de voir tous les jours. J'en demeure d'accord : mais à la

Cour

Cour ces précautions ſont d'une neceſſité indiſpenſable. Et aprés tout il vaut mieux être circonſpect & reſervé dans ſes actions & dans ſes paroles, au hazard de ſe gêner un peu, que de s'expoſer à être trahi en découvrant ſon cœur à des gens de la fidelité deſquels on n'a point de marque certaine. Je n'approuve pourtant pas une défiance ſi generale, qu'elle ne ſouffre nulle exception. J'avouë qu'on peut prendre confiance en un ami ſage, & d'une vertu éprouvée : mais juſqu'à ce qu'on aît eu le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus ſeûr pour n'être pas trompé, c'eſt de ne ſe fier à perſonne.

LIX.

Des passions dans ceux qui sont avancez en âge.

CHacun plaît d'autant plus, que ses manieres ont de rapport à sa condition & à son âge. Ainsi l'air grand & majestueux nous plaît dans un Monarque ; la gravité dans un Magistrat ; la mine haute & fiere dans un General d'armée. De même nous aimons à voir de la gayeté dans un enfant ; de l'activité dans un jeune homme ; du serieux dans un vieillard. Au contraire, une personne est d'autant plus desagreable, qu'elle s'éloigne

du caractere qui lui eſt propre. De là vient qu'on ne peut ſouffrir dans un vieillard les paſſions des jeunes gens : Mais c'eſt l'amour principalement qui rend ridicule un homme avancé en âge. En effet, quelle plus groteſque figure, que celle d'un vieillard galand & paſſionné ? Et le moyen de s'empêcher de rire, quand on lui voit faire un perſonnage qui lui convient ſi peu ? C'eſt un grand malheur, de perdre en peu de jours tout ce qu'on avoit acquis d'honneur & de gloire pendant une longue vie. C'eſt pourtant ce qui arrive aux vieilles gens, qui veulent vivre comme ils faiſoient pendant leur jeuneſſe ;

& qui ne ſont pas plus ſages ;
& plus maîtres d'eux - mêmes
à ſoixante ans, qu'ils l'étoient
à dix - huit.

LX.

Des Avis.

IL importe beaucoup à ceux qui occupent les premieres places, d'écouter les avis qu'on veut leur donner, & de ſuſpendre leur jugement juſqu'à ce que la verité ſoit éclaircie. Comme on découvre bien des choſes par cette voye, il eſt de la prudence d'un Miniſtre, d'un General d'Armée, d'un Gouverneur de Place, &c. d'admettre les donneurs d'avis, & de les recompenſer liberalement s'ils verifient ce qu'ils ont avancé. Mais ſi pour donner bonne opinion de leur

esprit & de leur adresse à démêler une intrigue ils font de faux rapports, & que par haine, ou par envie ils osent même imposer des crimes à des gens d'honneur & de probité, ils meritent d'être sévérement punis comme des calomniateurs, dont les artifices peuvent avoir des suites dangereuses & pour l'Etat, & pour ceux qui s'y laisseroient surprendre.

LXI.

Devoirs des personnes élevées en dignité.

LEs hautes dignitez demandent tant de soin, de travail, de vigilance, & d'application, que ce sont plûtôt d'illustres esclaves, que des postes où l'on puisse vivre au gré de ses desirs. Mais c'est une verité dont les Grands ne se laissent pas aisément persuader. Qui leur diroit que plus on est élevé au dessus des autres, moins on est libre en un sens; & plus on a de devoirs à remplir, de précautions à prendre, & de mesu-

res à garder, leur parleroit un langage inconnu & barbare. Ils n'enviſagent dans les grands emplois que les honneurs qu'on y reçoit, & le pouvoir qu'ils donnent ſans jamais penſer aux obligations & aux ſoins qui y ſont neceſſairement attachez. Il s'en trouveroit peu qui oſaſſent aſpirer aux premieres Charges, s'ils conſideroient combien il eſt difficile de s'en acquitter dignement. Ce n'eſt pas aſſez pour celui qui en eſt revêtu d'avoir les plus beaux talens de l'eſprit, ſi les plus nobles inclinations du cœur ne les accompagnent, & n'en reglent l'uſage: Preſque toutes les vertus lui ſont encore neceſſaires;

ceſſaires, particulierement la pieté, la prudence, & la moderation. Il eſt obligé d'eſtre reglé dans ſes mœurs, & dans toute ſa conduite pour donner du crédit à la vertu ; d'avoir un grand zéle pour le bien de l'Etat, & pour les intereſts de la Religion ; de contribuer autant qu'il peut au ſoulagement des miſeres publiques & particulieres ; de punir le vice avec ſeverité, de recompenſer liberalement le merite ; d'avoir l'équité pour unique regle de ſes actions ; d'eſtre appliqué, vigilant, infatigable ; En un mot, de ſacrifier ſon repos pour le ſervice de ſon Roy, & de ſa patrie. Ceux que le

Prince a établi pour rendre la Juſtice à ſes peuples, pour commander ſes Armées, ou pour gouverner ſes Provinces, ſont indiſpenſablement obligez d'accomplir tous ces devoirs. Ce n'eſt auſſi que par là qu'ils peuvent éviter les diſgraces, ſe maintenir avec dignité, & meriter une gloire ſolide.

LXII.

Ne se hâter pas de répondre dans les affaires importantes.

C'Est une temerité de dangereuse consequence que de répondre sur le champ dans les importantes affaires, à moins que d'avoir une longue experience soûtenuë par une vaste capacité. Et quand même on auroit ces deux grands avantages, je croy que si l'occasion le peut permettre, il faut prendre du temps pour mediter la réponse qu'on doit faire à ce qui est proposé. Que par un orgueil criminel on ne se pique point alors

de faire paroiſtre la grandeur & la facilité de ſon eſprit en expediant trop à la hâte ce qui merite d'eſtre examiné à loiſir. En ces rencontres on ne fait point de fautes legeres ; ſur tout quand il y va de l'intereſt de l'Etat.

LXIII.

Ne point proteger les méchans.

Rien n'eſt ſi beau que de faire du bien à tout le monde, ſans en excepter nos plus grands ennemis. Il n'y a que les méchans qu'il ne faut jamais ſoûtenir. Ce ſeroit ſe déclarer protecteur du vice, & renoncer par conſequent à la qualité d'homme d'honneur. Un Miniſtre qui donne aux méchans du credit & de l'autorité, en les avançant dans les Charges, ſe rend reſponſable de tous les crimes qu'ils peuvent commettre, en abuſant de leur pouvoir. Et

outre que Dieu châtiera ce Miniſtre injuſte & infidelle, le Prince a droit de le punir de ce qu'il a confié ſon autorité à des ſujets indignes, qui ſelon toutes les apparences en feroient un mauvais uſage.

LXIV.

Comment on doit ſe comporter envers les ingrats.

QUe le déplaiſir d'avoir trouvé des ingrats ne nous porte jamais à les blâmer. Les reproches & les plaintes ne ſont pas propres à leur faire reconnoître leur faute. Au contraire, s'ils ſe voyent décriez par nos diſcours, l'indifference qu'ils avoient pour nous, ſe change en haine, & ils ne gardent plus de meſures avec nous. Le moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, c'eſt de les traiter avec la même honneſteté qu'auparavant.

ſans leur témoigner aucun reſſentiment de leur ingratitude. Cette moderation les charme : elle les fait bien-toſt repentir de n'avoir eu aucun égard pour des perſonnes qui en uſent ſi bien avec eux : & enfin elle les oblige à changer de conduite. Ne vaut-il pas mieux gagner ainſi les gens par une bonté qui les touche d'autant plus, qu'ils ſentent bien qu'ils en ſont indignes, que de les irriter par nos reproches, par nos froideurs, ou par une fierté dédaigneuſe, qui les rend nos ennemis.

LXV.

Ce qu'il faut observer dans les grandes entrepriſes.

DAns les grands deſſeins il s'agit ſouvent de tout gagner, ou de tout perdre. Comme les ſuites en ſont tres-dangereuſes s'ils n'ont pas un heureux ſuccez, on doit prendre beaucoup de précautions avant que de s'y engager. Il eſt certain d'abord qu'on n'en doit jamais former aucun qui ſoit important, à moins qu'on ne ſoit capable de le bien conduire, & d'en venir heureuſement à bout. Pour cela le génie ſeul ne ſuffit pas; l'appli-

cation, la fermeté & la diligence dans l'execution ſont encore neceſſaires. Il faut de plus que ceux qu'on choiſit pour eſtre aidé dans les grandes entrepriſes, ayent du jugement & du courage. Car s'ils manquent de jugement, le moindre obſtacle les arrête, les difficultez qui ſe preſentent les embarraſſent, & les reburent: Et s'ils n'ont pas de cœur, la vûë du péril les étonne; la tête leur tourne; & l'on a le déplaiſir d'échoüer par leur faute. Ceux avec qui on ſe lie en ces rencontres, doivent auſſi être gens d'honneur; Je ſçay qu'il n'y a rien à craindre des perſonnes de ce caractere, & qu'elles ſont aſ-

ſez engagées quand elles ont donné leur parole. Cependant à cauſe de l'importance des affaires dont il s'agit, de l'inconſtance des hommes, dans le choix deſquels on ſe trompe ſi aiſément, & des accidens que l'on voit ſouvent arriver, je croy qu'il eſt neceſſaire pour la ſûreté commune, de mettre par écrit les choſes dont on convient avec ces perſonnes, & les reſolutions que l'on prend de concert; & même de les exprimer en des termes ſi clairs, qu'ils ne donnent point de lieu à l'équivoque. Si les choſes ne réüſſiſſent pas, & que l'on ſoit trahi ou abandonné, ces ſortes d'écrits ſervent à juſtifier la conduite

qu'on a tenuë : ils font voir qu'on n'a point eu de part aux fautes des autres, & que c'eſt à eux ſeuls que les mauvais ſuccez des affaires doit eſtre imputé ; ou parce qu'ils ont manqué de cœur dans le danger, ou parce que voulant ſuivre leurs caprice, ils n'ont pas executé ce qui avoit eſté reſolu. Le ſecret n'eſt pas moins important dans les grands deſſeins, que les choſes dont je viens de parler. C'eſt ce qu'on va faire voir dans la maxime ſuivante.

LXVI.

Du ſecret.

LEs plus grands Politiques travailleroient inutilement, ſi le ſecret n'étoit gardé dans leur conſeil. En effet, les entrepriſes les mieux concertées ne réüſſiſſent point pour l'ordinaire, quand ceux qui ont interêt de s'y oppoſer, les découvrent. Quelque juſtes que ſoient les meſures que l'on prend, ils les rompent toutes, & vont au devant de tous les deſſeins que l'on forme contre eux. C'eſt principalement à la Cour qu'on doit être en quelque

ſorte impenetrable : Les eſprits y ſont ſi ſubtils, qu'il ne faut qu'un geſte, qu'un mot, qu'un regard, pour leur faire connoître ce qu'on ne voudroit pas qu'ils ſceuſſent. Combien de projets voit-on avorter, parce que ceux qui devroient cacher leurs intentions avec le plus de ſoin, ſe laiſſent penetrer par des gens plus fins qu'eux. Il y a même des perſonnes, qui faute de jugement ou d'experience, découvrent leurs deſſeins au premier venu, ſans conſiderer à quoy leur ingenuité les expoſe. En verité on trouve ſi peu de fidelité parmi les hommes, qu'on ne ſçauroit trop les examiner, & les éprouver avant que de

s'ouvrir à eux. Ils demeurent pourtant tous d'accord que chacun eſt obligé de garder le ſecret dont on lui a fait confidence, & que c'eſt un dépôt ſacré auquel on ne doit jamais toucher. Mais où eſt celui qui obſerve exactement cette loy, ou plûtôt qu'il ne la viole s'il eſpere trouver ſon compte dans cette infidelité? Quand je dis que le ſecret eſt une choſe inviolable & ſacrée, je ne pretens pas neanmoins que cette propoſition ſoit univerſelle, & que cette regle n'ait point d'exception. Car ſi, par exemple, un amy aprés m'avoir fait promettre que je ne le découvriray point, me fait confidence d'une entrepriſe criminelle,

où il s'eſt engagé, je dois, il eſt vray, faire tous mes efforts pour l'en détourner; mais ſi je n'en puis venir à bout, & que je n'aye point d'autre moyen pour l'empécher d'executer la reſolution qu'il a priſe, il m'eſt permis de reveler ſon ſecret. La raiſon de cela, c'eſt qu'en l'aſſurant que je ne découvrirois à perſonne ce qu'il vouloit me confier, j'ay crû qu'il étoit incapable de rien faire qui fût indigne d'un honnête homme; ainſi je n'ay pretendu m'engager à garder le ſilence, qu'en ſuppoſant qu'il n'avoit aucun mauvais deſſein à me communiquer. D'ailleurs il eſt certain que toute promeſſe faite contre un premier devoir

eſt

eſt nulle. Or ſi j'ay promis de ne point déclarer un deſſein criminel, cette promeſſe eſt oppoſée à l'un de mes premiers devoirs ; puis qu'elle eſt contraire à cette loy de la nature ſi utile & ſi juſte, qui oblige tous les hommes de s'oppoſer, quand ils le peuvent, au progrés du mal, & d'empêcher qu'on ne commette de mauvaiſes actions ; cette promeſſe eſt donc nulle, & je ne dois point la tenir. On peut voir par là, & par les exemples qu'on trouve dans l'Hiſtoire, qu'il eſt perilleux d'être le dépoſitaire du ſecret d'autruy, & ſur tout de celui des Grands, où l'interêt de l'Etat ſe trouve quelquefois mêlé. C'eſt

pourquoy tout homme sage doit éviter autant qu'il peut, d'avoir part au secret des autres. Ce n'est pas qu'il faille rejetter la confiance qu'un veritable amy nous témoigne en nous ouvrant son cœur. Comme je suppose cet amy sage & vertueux, il ne nous découvrira jamais rien que nos premiers devoirs nous obligent à reveler. Alors la loy du secret aura toute sa force, & il faudra plûtôt tout perdre, que de la violer.

LXVII.

De l'eſperance & du deſeſpoir.

LEs hommes, qui ne devroient ſuivre que les lumieres d'une raiſon éclairée, ne jugent ordinairement des choſes que ſelon leur humeur & leur temperament. Ainſi les preſomptueux accoûtumez à ſe flatter, ſe perſuadent fortement qu'ils obtiendront tout ce qu'ils deſirent : Et les timides qui ſe défient d'eux-mêmes & des autres, deſeſperent preſque toûjours de réüſſir dans leurs entrepriſes. Evitons avec ſoin ces extremitez dangereuſes : Car le deſeſpoir,

& la trop grande confiance font également negliger les moyens d'avoir un heureux ſuccez. L'experience ne nous apprend-elle pas auſſi qu'il arrive ſouvent tout le contraire de ce que l'on s'étoit imaginé. D'où il s'enſuit que bien des gens trompez par une vaine eſperance, ou troublez par une crainte mal fondée ſe réjoüiſſent, ou ſe chagrinent par avance fort mal à propos. Ces raiſons devroient, ce me ſemble, nous perſuader qu'aprés avoir fait tout ce que la prudence veut que l'on faſſe pour venir à bout d'une affaire, nous devons demeurer, autant qu'il eſt poſſible, dans une grande tranquillité; ſans ja-

mais nous abandonner ni à la crainte, ni à l'eſperance, ni au deſeſpoir. En ſorte neanmoins que ne negligeant rien de ce qui peut faire réüſſir nos deſſeins, nous prenions en même temps les précautions neceſſaires pour prevenir les ſuites facheuſes qu'ils peuvent avoir, ſuppoſé que le ſuccez n'en ſoit pas favorable. Si nous ſuivions cette maxime, le bien qui nous arriveroit, ſeroit d'autant plus agreable, que nous l'aurions moins attendu ; & le mal ſeroit moins grand & moins ſenſible, à cauſe du ſoin que nous aurions eu de nous y preparer.

LXVIII.

Soûtenir les interêts de la vertu.

LA vertu opprimée eſt un objet qui touche ſenſiblement un homme généreux, & qui lui fait employer tout ce qu'il a de crédit pour ſoûtenir les intereſts des foibles qu'on veut injuſtement détruire. Mais cette generoſité eſt bien rare dans ce ſiecle. On voit ſans s'émouvoir le vice triomphant, s'élever par ſes artifices ſur les ruïnes de la vertu; & les perſonnes même qui pourroient facilement l'en empêcher, n'oſent s'oppoſer à cette injuſtice. Cependant il

me ſemble que, quoy qu'il en puiſſe arriver, nous ſommes obligez d'avertir ſecretement ceux qui ont l'autorité en main, des fourberies dont on ſe ſert pour opprimer l'innocence, ou de nous en declarer nous-mêmes les protecteurs, ſi nous avons aſſez de pouvoir pour la défendre. Une action ſi hardie nous fera ſans doute des ennemis: Mais il n'importe; les gens de bien prendront nôtre parti en cette occaſion. Et aprés tout quand il y auroit beaucoup à riſquer, le pourrions-nous faire pour une meilleure cauſe que celle de la vertu?

LXIX.

De l'irresolution.

CEux qui n'ont point d'objet arrêté, & qui sont toûjours incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, errent dans le monde à peu prés comme des vayageurs errent dans un bois, dont ils ne sçavent pas les routes. Il faut travailler de bonne heure à bien connoître les divers états de la societé civile, & embrasser ensuite celui que nous jugerons nous être le plus propre. On se trouve quelquefois à la fin de sa vie, avant que d'avoir pensé à quoy on doit l'employer.

Cependant

Cependant elle eſt ſi courte cette vie, & le temps eſt ſi precieux, que c'eſt un grand mal d'en perdre une partie conſiderable, en demeurant dans l'incertitude de la profeſſion qu'il faut choiſir. Il y a une autre ſorte d'incertitude, ou plûtôt d'irreſolution, qui n'eſt pas tout à fait ſi préjudiciable, mais qui ne laiſſe pas de nuire beaucoup : Elle conſiſte à ne ſçavoir à quoy ſe reſoudre dans les affaires & dans les divers accidens qui arrivent, à deliberer vainement quand le temps preſſe, & qu'il faut promptement ſe determiner. Je ſçay qu'il eſt tres-utile d'examiner les choſes avant que de rien entre-

prendre : mais quand il y a lieu de craindre qu'on ne laisse échaper l'occasion d'executer un dessein, & dans tout autre rencontre où le succés dépend de la diligence; c'est une grande faute de consumer en de longues déliberations le temps qui est necessaire pour agir. Les esprits foibles & timides ont ce défaut; aussi ils ne sont nullement propres aux grandes affaires, qui se ruïnent souvent par la lenteur, & qui demandent en ceux qui en ont le manîment, un grand courage, soûtenu par un jugement décisif & solide.

LXX.

N'eſtre point precipité dans ſes jugemens.

D'Où vient que les hommes ſont remplis d'erreurs ſur toutes ſortes de matieres ? Doù vient qu'il y en a tant qui ſe conduiſent par de faux principes ? C'eſt qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de rechercher la verité dans les choſes de ſimple ſpeculation ; & d'examiner quel eſt le meilleur parti dans celles de pratique. La juſtice & la verité ne ſe preſentent pas d'abort à l'eſprit : Les nuages que forment les paſſions & les

prejugez, nous empêchent d'appercevoir distinctement ce qui est vray, & ce qui est juste, & ce n'est souvent qu'aprés une exacte & longue recherche que nous avons le plaisir de le bien connoître. Les plus habiles gens se trompent quelquefois malgré toutes leurs reflexions; Que sera-ce donc des petits génies, qui n'approfondissent rien, & qui ne font que voltiger, pour ainsi dire, sur la surface des choses? Il nous est de la derniere importance d'éviter la precipitation dans nos jugemens: Elle est la source des heresies & des cabales: Elle produit les querelles & les factions, qui divisent les esprits, & troublent le re-

pos des peuples. C'eſt auſſi cette precipitation & la malignité de nôtre cœur qui nous portent à donner une mauvaiſe interpretation aux actions des autres, contre cette maxime fondée ſur la loy naturelle, qu'on doit prendre en bonne part tout ce qui peut y être pris. D'ailleurs l'entêtement & l'opiniatreté, vices également dangereux dans la Morale, & dans les affaires civiles, ſont les ſuites ordinaires de la precipitation dont je parle. Evitons-la donc avec ſoin. Et puis que le Ciel nous a donné la raiſon pour guide, ne jugeons de rien que par ſes lumieres, & ne ſuivons jamais dans nôtre conduite les mouvemens im-

petueux de nos passions, lesquelles nous faisant prendre un parti trop à la hâte, nous reduisent à la fâcheuse necessité de manquer à nôtre parole, ou à nôtre devoir. L'esprit le plus sublime tombe dans l'erreur, s'il va trop viste : Au lieu qu'un genie mediocre qui examine les choses de prés, & à loisir, apperçoit ce qui avoit échapé à des yeux plus clairvoyans, mais moins attentifs.

LXXI.

Comment il faut agir avec ceux qui nous ont aidé en quelque affaire.

LOrſque deux ou pluſieurs perſonnes ont entrepris de concert une affaire, & qu'elles ont toutes contribué à la faire réüſſir, celui qui s'en attribuë à lui ſeul le profit & la gloire, a bien peu d'honneur & d'équité. Et quoy? N'eſt-il pas juſte que ceux qui ont partagé avec nous les fatigues, & les perils d'une entrepriſe, ayent auſſi part aux avantages qui en reviennent. Un homme qui dans ces

rencontres oſe ſe vanter fauſſement que toute la gloire d'un heureux ſuccez lui eſt duë, perd par ſa vanité beaucoup plus qu'il ne veut gagner : Car outre qu'il s'attire moins d'eſtime que de mépris en ſe loüant ſoy-même, les plaintes que font de ſon orgueil & de ſa mauvaiſe foy ceux qui l'ont utilement aidé, & deſquels cependant il tâche de rabaiſſer les ſervices, afin que les ſiens en paroiſſent plus importans, le décrient ſi fort dans le monde qu'il ne trouve plus perſonne qui veüille le ſeconder dans ſes deſſeins. Au contraire on ſe fait un plaiſir d'aider & de ſervir ceux, qui ſans jamais parler de ce qu'ils

ont fait, attribuënt tout le ſuccez de leurs entrepriſes à la valeur ou à la bonne conduite des autres ; & leur extréme modeſtie, bien loin de diminuer l'éclat de leurs belles actions, en releve avantageuſement le merite.

LXXII.

Des accidens imprévus.

IL arrive quelquefois qu'un accident imprevû rompt les meſures les plus juſtes, & met un obſtacle preſque inſurmontable à l'execution des deſſeins les mieux concertez. Il n'eſt pas poſſible de donner des regles préciſes de ce qu'on doit faire en ces occaſions; cela dépend de la ſituation où ſe trouvent alors les eſprits, & les choſes. Je dirai ſeulement qu'on doit déliberer auſſi long-tems que les affaires le peuvent permettre; & qu'aprés cela il faut que ce qui aura paru le plus

avantageux ſoit executé hardiment, & avec autant de confiance que ſi l'on avoit tout examiné plus à loiſir. C'eſt en de pareilles conjonctures qu'un grand courage eſt de ſaiſon. C'eſt alors qu'on reconnoît clairement quel eſt le genie de celuy qui a la conduite de l'entrepriſe. Heureux ſi par ſon habileté il ſait trouver de bons expediens ; & ſi conſervant un grand ſang-froid au milieu du péril, ou de l'embarras des affaires, il donne ordre à tout avec cette merveilleuſe preſence d'eſprit qu'on a tant admirée dans les grands hommes.

LXXIII.

Des bienfaits, des recompenſes, & de la diſtribution des emplois.

QUand ceux qui gouvernent, n'acordent les graces, & ne diſtribuent les emplois que par faveur, c'eſt un grand mal pour le Royaume, dont ils ont l'adminiſtration. Cela rebute les gens de merite qui ſentent bien qu'on leur ravit en quelque ſorte ce que l'on donne aux autres: Et comme les principales Charges ſe trouvent remplies par des ſujets qui en ſont indignes, les particuliers en ſouffrent, & le

corps de l'Etat en reçoit un notable préjudice. Mais quand selon les regles de la veritable Politique, les recompenses ne s'accordent qu'à ceux qui les ont meritées par leurs services; que la distribution des emplois & des postes se fait avec justice, & avec choix, chacun tâche de s'en rendre digne, persuadé que sa fortune ne dépend que de sa vertu. D'ailleurs les affaires publiques en vont mieux; le calme & la joye regnent par tout, & l'ordre est gardé en toutes choses: parce que ceux à qui le Prince a confié son autorité estant gens de bien, s'acquittent de leur devoir avec exactitude, & ne travail-

lent qu'à rendre les peuples heureux. Nous voyons maintenant en France l'effet de cette ſage Politique ; le Roy donne tout au merite, & rien à la faveur. Auſſi eſt-il admirablement bien ſervi : Et l'on peut dire que le ſoin extréme qu'il a toûjours pris de bien choiſir ſes Miniſtres, ſes Generaux d'armée, & ſes autres Officiers, n'a pas peu contribué à la felicité de ſes ſujets ; & à le faire monter lui-même à ce haut point de gloire & de puiſſance où nous le voyons élevé.

LXXIV.

De la maniere d'accorder ou de refuſer des graces.

IL y a des gens qui accordent ce qu'on leur demande; mais c'eſt toûjours ou trop tard, ou à de certaines conditions, ou de ſi mauvaiſe grace qu'on ne leur en ſçait point de gré. Si vous avez deſſein de faire plaiſir à quelqu'un, & que vous vouliez en même temps vous concilier ſon affection, faites-lui ſentir que c'eſt de bon cœur que vous lui rendez ſervice. L'air chagrin & la contrainte avec laquelle on fait quelque choſe en faveur

d'une perſonne, diminuë de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit. Au lieu que quand on ſçait l'art d'obliger, la maniere dont on donne, eſt plus agreable que le don même, & fait plus d'impreſſion ſur un cœur qui eſt ſenſible à autre choſe qu'à l'interêt. Il n'eſt pas moins utile de ſçavoir refuſer, c'eſt à dire, d'adoucir par des paroles & par des manieres civiles & obligeantes ce qu'un refus a de deſagreable & d'amer. Un honnête homme eſt ſi fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en uſe ſi bien avec les perſonnes qui ont affaire à lui, qu'il s'en fait aimer même en leur refuſant leurs demandes,

des, & il les renvoye perſuadées qu'il ne tient point à lui qu'elles ne ſoient pleinement ſatisfaites. De ſorte qu'on ne lui a pas moins d'obligation de ce qu'il refuſe avec peine, que de ce qu'il accorde avec plaiſir;

LXXV.

De la vie retirée, & de celle du grand monde.

QUe la vie retirée eſt douce ! quelle eſt tranquille & agreable ! Un homme qui vit dans la retraite, éloigné des objets qui pourroient exciter ſes paſſions, joüit d'une profonde paix; ce qui lui rend la recherche & la connoiſſance de la verité plus faciles. C'eſt dans la ſolitude qu'il s'accoûtume à juger ſainement de tout: ſon cœur y devient plus pur, & ſon eſprit plus éclairé: Il y apprend mille choſes par la lecture & par la meditation;

& jamais il ne se lasse de contempler les perfections divines, qui éclatent d'une maniere admirable dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace. Il semble au contraire, que celui qui occupe un poste fort considerable, soit à plaindre. Que de soins, dit-on, que de fatigues, que d'agitations dans les grands emplois : J'en demeure d'accord : Cependant je pense qu'un homme élevé aux premieres Charges, qui a les qualitez necessaires pour s'en acquiter dignement, goûte dans sa condition des douceurs qui balancent bien ses peines. Car s'il remplit tous ses devoirs, comme je le suppose, quel plaisir n'est-ce pas pour

lui de servir utilement sa patrie & son Roy, de défendre le foible, de proteger l'innocent, d'assister le pauvre, d'avancer les gens de merite; en un mot, d'employer ses richesses & son credit à faire du bien à une infinité de personnes! Ceux qui ont le cœur assez noble & assez genereux pour faire un si bon usage des avantages d'une haute fortune, & qui, outre cela, ont beaucoup d'étenduë & de penetration d'esprit, sont sans doute appellez au manîment des grandes affaires; & ils doivent faire valoir au profit de l'Etat les rares talens qu'ils ont reçû du Ciel: Les emplois subalternes, ni la vie privée

ne conviendroient point à ces grands genies que Dieu a créez pour regir les autres. A l'égard de ceux qui n'ont qu'une vertu commune, & un esprit mediocre, ils peuvent embrasser la vie retirée, sans que le public y perde beaucoup : Et s'ils n'y sont point apellez, ils ne doivent s'engager que dans un état porportionné à leurs forces & à leur capacité.

LXXVI.

Des sentimens que nous doit inspirer l'usage des creatures.

NE nous imaginons pas que les creatures qui contribuënt tant à nôtre perte, ne puissent contribuer beaucoup à nôtre salut. Si nous en sçavions faire un bon usage, & que nous n'eussions pour elles que les sentimens qu'il en faut avoir, ce qu'elles ont de bon & d'aimable, nous porteroit à aimer celui qui leur a tout donné; & ce qu'elles ont d'imparfait & de mauvais, nous empêcheroit d'avoir aucun attachement pour elles. La beau-

té de l'univers, & en particulier celle des creatures raisonnables, nous donneroit quelque idée de la beauté souveraine de Dieu, & nous feroit desirer d'être unis à lui pour jamais. L'esprit, la force, la bonté, la sagesse, l'équité & les autres qualitez que l'on estime dans les hommes, nous feroient admirer les perfections divines, qui sont la source de toutes nos vertus, & le principe de tous nos biens. Les plaisirs que l'on goûte sur la terre, & que l'on recherche avec tant d'ardeur, quoy qu'ils soient mêlez de beaucoup d'amertume, nous feroient penser combien grands doivent être ceux dont on joüit dans

le Ciel ; & nous engageroient à travailler pour y avoir place. D'autre part les desordres qui regnent dans le monde nous ôteroient l'envie de nous y attacher. Les miseres de cette vie, & la courte durée nous feroient comprendre que le veritable bonheur ne s'y trouve pas. Enfin les imperfections & les vices de ceux avec qui nous vivons, nous empêcheroient d'aimer personne par aucun autre motif, que par celui d'une charité toute pure. De cette sorte les passions déreglées ne troubleroient point nôtre cœur : l'éclat ébloüissant des biens sensibles feroit peu d'impression sur nôtre esprit ; & les mêmes objets qui sont

presque

preſque toûjours l'occaſion de noſtre ruïne, ſeroient la cauſe de noſtre bonheur,

LXXVII.

De l'Exil.

L'Exil n'eſt proprement qu'un changement de lieu qui ne doit faire aucune peine à celui dont la conduite eſt ſans reproche. Tous les païs ſont également bons aux gens de bien : Ils trouvent par tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, & cela leur ſuffit. Quand donc par quelque revers de fortune on eſt obligé de ſe retirer dans une eſpece de ſolitude, aprés avoir toûjours vêcu à la Cour, il ne faut point murmurer ni ſe plaindre inutilement ; cela ne ſert qu'à

faire paroître combien on eſt foible. On doit plûtôt abandonner de bonne grace ce que l'on ne ſçauroit plus retenir. Les grands hommes ont moins de peine à quitter les premieres Charges, qu'à les accepter. Ils ſçavent combien il eſt difficile d'en bien remplir tous les devoirs; & comme il les poſſedoient ſans attachement, c'eſt ſans douleur & ſans triſteſſe qu'ils les perdent. Les accidens qui les leur ôtent, & que l'on appelle communement malheurs & diſgraces, ils les conſiderent comme la premiere cauſe de leur felicité; parce qu'aprés cela ſe voyant délivrés de mille ſoins accablans, & des inquiétudes

attachées aux grands emplois, ils commencent à goûter les douceurs de la liberté, & à joüir du calme heureux d'une vie paisible & innocente.

LXXVIII.

De la Captivité.

IL en eſt à peu prés de la captivité comme de l'exil. Les priſons dans leſquelles les choſes neceſſaires ſont accordées, & où l'on reçoit celles qui peuvent occuper l'eſprit, ne doivent eſtre conſiderées que comme des ſolitudes où l'on peut joüir d'un repos tranquille en s'accommodant au temps, mais où l'on eſt miſerable, ſi l'on s'abandonne au chagrin & à la triſteſſe. Quand on a la conſcience nette, c'eſt une erreur de ſe perſuader qu'on eſt malheureux,

parce qu'on eſt renfermé dans un plus petit eſpace de terre qu'auparavant. Un Chartreux ſe plaiſt dans ſa cellule, quoy qu'il lui ſoit défendu d'en ſortir. Pourquoy cela ? Parce qu'il s'eſt fait une douce habitude de ce que d'autres regardent comme une ſervitude inſupportable. Que celui qui eſt en priſon aît aſſez d'empire ſur ſoy pour faire le même, il ne ſera ni plus contraint, ni moins libre que le Chartreux. Ce ſeroit agir en homme raiſonnable ; mais le meilleur ſeroit d'agir en Chrétien, & d'avoir pour la vie du grand monde les ſentimens que la Religion nous inſpire. Si je ne craignois qu'on m'accuſât de

faire le Predicateur, je rapporterois ici un bel endroit de Tertulien, qui parlant aux Chrétiens renfermez dans des cachots affreux pour la cauſe de la foy Ne vous affligez pas, « leur diſoit-il, de ce que vous « eſtes ſeparez du monde : car « ſi vous eſtes perſuadez, com- « me vous le devez eſtre, que « le monde eſt une veritable pri- « ſon, vous ſerez beaucoup plus « libre dans vos priſons, que « vous ne le ſeriez dans le mon- « de. Il y a pourtant des gens qui ſans eſtre coupables s'affligent mal à propos pendant leur priſon, parce qu'ils regardent l'état où ils ſont comme une peine qu'on leur impoſe, & comme le triomphe

de leurs ennemis ; mais leur douleur n'eſt qu'un effet de leur imagination bleſſée. Il faut conſiderer ſi la captivité eſt en elle-même un grand mal, & s'il ne dépend point de nous d'en faire un bon uſage, ſans ſe ſoucier de ce qu'elle eſt ſelon le ſentiment des autres, dont l'opinion ne nous peut rendre malheureux. C'eſt ainſi qu'un eſprit ſain juge des choſes ; il les prend toûjours du bon coſté, & par là il ſe trouve heureux dans le même état, où un autre croiroit être miſerable.

LXXIX.

De l'amour & de l'imitation de Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST qui connoissant la corruption des hommes, sçavoit que sa parole seule ne feroit pas assez d'impression sur leurs esprits pleins d'orgueil & de préjugez, ne s'est pas contenté de leur donner une loy toute celeste pour regler leurs mœurs; mais il l'a pratiquée lui-même le premier, afin de les animer par son exemple à mener une vie sainte. A la force de l'exemple qu'il nous a donné, il a ajoûte le secours de sa grace,

ſans lequel nous n'euſſions pû arriver à la ſouveraine felicité qu'il nous a promiſe. Et ce qui devroit particulierement nous toucher, c'eſt qu'une charité pure & deſintereſſée a eſté le principe de tout ce qu'il a fait pour nous. Il n'avoit pas beſoin de ſes creatures, ce Dieu qui trouve en lui-même la ſource inépuiſable de ſon bonheur. Cependant il a bien voulu s'unir à nôtre nature, & ſouffrir la mort pour des pecheurs dignes des plus ſeveres châtimens. Que de miſericorde! que d'amour on voit paroiſtre dans un Dieu qui s'eſt en quelque ſorte aneanti pour nous ſauver! Que ce motif eſt propre à toucher les perſon-

nes genereuſes, & qu'il eſt difficile quand on penſe ſerieuſement aux bienfaits que nous avons reçû de nôtre Seigneur, qu'il eſt difficile, dis-je, de lui refuſer un cœur qui lui apartient à ſi juſte titre. Ah ! ſi nous ſommes ſi ſenſibles aux bons offices, qu'on ne nous rend d'ordinaire que par intereſt, quelle reconnoiſſance ne devons-nous point avoir de tant de graces, que JESUS-CHRIST ne nous a faites que parce qu'il nous a aimez. Cet adorable Sauveur nous a donné dans ſa vie & dans ſa mort un parfait modéle de toutes les vertus qui peuvent nous faire obtenir la couronne immortelle qu'il nous deſtine, & pour

la meriter, il veut que nous marchions ſur ſes traces. Mais ayant égard à nôtre foibleſſe, il nous promet ſon ſecours pour combattre les puiſſans ennemis qui veulent nous perdre. Suivons donc avec confiance un ſi grand chef, & un ſi bon maiſtre ; imitons ſes exemples ; & pour nous garantir des erreurs qui regnent dans le monde, jugeons des choſes comme il en a lui-même jugé ; ſoyons perſuadez que les richeſſes, les plaiſirs & les honneurs qu'il a mépriſé, ne meritent pas noſtre attachement. Croyons auſſi que les ſouffances qu'il a aimé, juſqu'à mourir ſur une Croix, ſont moins à craindre

qu'à ſouhaiter : Et ſouvenons-nous que la voye qu'il a ſuivie pour arriver à la gloire où il eſt élevé, n'eſt pas ſemée de fleurs, mais qu'elle eſt arroſée de ſang & de l'armes.

LXXX.

De la Mort.

APrés avoir propoſé mes ſentimens ſur ce que l'on doit faire, & ſur ce qu'il faut éviter durant le cours de la vie, il eſt propos, ce me ſemble, que je diſe quelque choſe de la mort, qui en eſt le terme fatal & le moment le plus important. Je ſçay que la eparation de l'ame d'avec le corps ne peut être que violente, & que les eſprits les plus fermes ne peuvent l'enviſager ſans quelque frayeur. Cependant je ne penſe pas qu'il ſoit auſſi difficile que ſe

l'imaginent les ames timides ; de sortir du monde avec la même generosité qu'on y a vêcu. En effet, pourquoy tant redouter un passage ouvert depuis tant de siecles ? Ne vaut-il pas mieux soûtenir courageusement la vûë d'un peril qu'on reconnoît inévitable, & auquel tous les hommes sont necessairement exposez ? L'esperance du bonheur qui nous est assûré, si nous mourons avec des dispositions saintes, devroit plûtôt nous faire desirer la mort, que craindre de perdre la vie. Si nous apprehendons la douleur, considerons que souvent elle est assez legere, ou qu'au moins elle dure peu : Et si la

ſeverité des jugemens de Dieu nous épouvante, le Sang de JESUS-CHRIST répandu pour nôtre ſalut, & l'amour infini qu'il a pour des ames qui lui ont tant coûté, doivent calmer nos craintes, & nous inſpirer beaucoup de confiance. Si nous ſommes juſtes, ce qu'il ne faut pourtant pas ſe perſuader, eſperons en ſa bonté, qui couronnera les œuvres que nous aurons fait par ſa grace : Et ſi nous ſommes pêcheurs, ne deſeſperons point de ſa miſericorde, puis qu'elle n'a point de bornes, & que l'Ecriture nous apprend qu'il ne rejette jamais un cœur penetré des ſentimens d'une penitence ſincere. Penitence

heureuſe

heureuſe, dont on doit lui demander la grace avec foy, avec humilité, & avec perſeverance. Il faut cependant avoüer que ceux qui négligeant les devoirs de la Religion, paſſent leur vie dans les delices, ont grand ſujet de craindre la mort. Car outre que leur perte eſt certaine, s'ils en ſont ſurpris; ce qui n'arrive que trop ſouvent, comme JESUS-CHRIST nous en aſſûre, quand même une maladie leur laiſſeroit quelque temps pour penſer à leur ſalut, ou ils ſe flattent qu'elle ne ſera pas mortelle, & ainſi ils ne ſe preparent point à mourir; ou ſi, ſe voyant à l'extremité, ils demandent

les Sacremens de l'Eglise ; souvent c'est moins le fruit d'une veritable conversion, que l'effet d'une crainte servile. Ils ne renoncent pas sincerement aux plaisirs du monde, ni aux objets de leurs passions criminelles, lesquels ils ont toûjours aimé avec tant d'ardeur. Car cet amour fortifié par une longue habitude, a jetté dans leurs cœurs de si profondes racines, qu'il faudroit un miracle de la grace pour l'en arracher. Et cette grace extraordinaire, Dieu la donnera-t'il à ceux qui durant tant d'années ont osé violer & mépriser ses saintes loix ? Le plus seur moyen pour se garentir des frayeurs de la mort, est

donc de s'y preparer par une vie pure & innocente ; de ſe détacher de bonne heure de ce qu'un jour il faudra quitter pour jamais ; de penſer ſouvent qu'en ce dernier moment où l'éternité commence, les plaiſirs finiſſent, les grandeurs humaines diſparoiſſent, les biens temporels s'évanoüiſſent ; enfin de ſe perſuader fortement que l'on ne trouve point alors d'autre conſolation que dans le ſouvenir d'avoir aimé Dieu, & de l'avoir ſervi avec une conſtante fermeté malgré la corruption du ſiecle.

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes scéellées du grand sceau, & signées par le ROY en son Conseil, BOUCHER. Il est permis au sieur *** de faire imprimer en telle ville de nôtre Royaume, & par tel Libraire que bon lui semblera, un Livre intitulé, *La veritable Politique des Personnes de Qualité.* Avec défenses à tous autres, qu'à ceux à qui il aura cedé son droit de les imprimer, vendre, ni debiter, aux peines portées par lesdites Lettres. Donné à Paris le quinzié-

me de Juillet mil ſix cens quatre-vingt douze.

Et ledit ſieur *** a cedé ſon droit de Privilege à JEAN BOUDOT Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant les conditions faites entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21. *Juillet* 1692.

Signé AUBOÜIN, *Sindic*.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 27. Septembre 1692.

a39003 0095262446